

Théorie du langage, théorie politique, une seule stratégie

Henri Meschonnic

Volume 9, numéro 3, décembre 1976

Littérature et philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500416ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500416ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Meschonnic, H. (1976). Théorie du langage, théorie politique, une seule stratégie. *Études littéraires*, 9(3), 469–523. <https://doi.org/10.7202/500416ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

THÉORIE DU LANGAGE, THÉORIE POLITIQUE, UNE SEULE STRATÉGIE

(Humboldt, Saussure selon Chomsky)

henri meschonnic

L'exclusion de la poésie dans et par la théorie du langage, qui semble payée d'une extension ambiguë de la créativité au langage tout entier, marque, en creux, la nécessité d'une poétique des rapports entre la théorie du langage et la théorie politique, entre le langage et la politique. Plus que d'autres exclusions¹, celle que réalise la grammaire générative semble exemplaire, par la place qu'elle tient aujourd'hui dans notre culture, celle d'une révolution scientifique². C'est pourquoi il me semble pertinent d'analyser, de ce point de vue, l'œuvre de Chomsky. Elle se présente comme la théorie linguistique la plus ambitieuse à ce jour. Elle conjugue, courageusement, la recherche linguistique et l'activité politique dans une relation qui reste à éclaircir.

Seule la poétique, sortie de sa double inclusion dans la linguistique et dans la sémiotique, mais en interaction avec la théorie du langage, si elle se fait l'hypothèse de travail que poétique et politique, langage et histoire sont théoriquement et pratiquement liés, peut situer le multiple impensé résultant de l'acte même qui fonde la linguistique comme science. Une

¹ Celle d'Austin, par exemple, dans *How to do things with words* (Oxford, 1962, p. 104, même pagination dans l'édition française *Quand dire c'est faire*, Seuil, 1970) où le mot d'esprit et la poésie sont mis sur le même plan que des « emplois parasites du langage qui « ne sont pas sérieux », pas « l'emploi tout à fait normal » ».

² Comparée à celle d'Einstein et de Freud par Justin Lieber, *Noam Chomsky, A Philosophic Overview*, (N. Y., St Martin's Press, 1975), p. 18-23. Livre recommandé par Chomsky lui-même, sur la couverture. Il est vrai que *Language and Mind*, (Harcourt Brace, New York, 1968; Enlarged edition, 1972) compare implicitement l'initiateur de la grammaire générative à Newton (p. 13. Les références à cet ouvrage vont à l'éd. de 1972).

telle théorie de la poésie et politique du signe pourrait avoir sur la grammaire générative, sur sa situation idéologique, le même effet que celle-ci se reconnaît sur le structuralisme.

L'analyse ne vise pas à mettre en évidence pour elles-mêmes les contradictions d'une théorie ou de ses rapports à la politique. Mais, à travers l'étude de ses contradictions, particulièrement en montrant comment et à quoi servent, par quel privilège, les mentions de Humboldt et de Saussure dans les textes de Chomsky, il s'agit de montrer l'inséparabilité de l'idéologie et de la science, pour ce qui est du langage, — *le caractère nécessairement stratégique de toute proposition sur le langage*. Justement là où ces propositions se réclament le plus de la science, comme si la science donnait l'immunité idéologique. Ce travail ne peut pas être fait par la linguistique, bien qu'il la suppose. La supposant, il ne peut pas être fait par la philosophie du langage, que sa théologie infuse rend incompatible avec l'historicité radicale du langage. Les autres sciences humaines sont trop éloignées de la réflexion sur le langage pour y contribuer. La théorie de la littérature ne se pose même pas ces questions, alors qu'il ne peut y avoir de théorie de la littérature qui ne les présuppose. La sémiotique est bloquée par sa propre histoire, qui l'a détournée du langage. Il faut donc une poétique de l'histoire, pour se placer dans l'angle mort de la linguistique générative et, en caractérisant ses procédures, travailler à la mise en question des rapports entre l'activité de langage, l'activité poétique, l'activité politique. À travers Humboldt, Saussure, Chomsky, c'est de la poésie que je parle, et à partir de la poésie. C'est par là que je suis obligé de passer pour espérer *tenir*, ce que par tout autre chemin on est assuré de perdre.

Ces rapports, dans la nouvelle linguistique, ne sont pas entièrement construits. Il y a une forte antinomie apparente à formaliser la structure du langage d'un « locuteur-auditeur idéal, dans une communauté linguistique complètement homogène »³, — hors de toute situation culturelle, sociale, historique, — et à prendre les positions politiques prises par Chomsky. Une telle schizophrénie du linguistique et du politique ? Pourtant les actions du citoyen sont lancées par le

³ N. Chomsky, *Aspects of the Theory of Syntax*, M.I.T. Press, Cambridge, Mass., 1965, p. 3.

linguiste, reçues comme venant du linguiste, éminente par son éminence. Il s'impose donc, par ce que l'oeuvre et l'activité ont d'exemplaire, d'étudier le trajet d'une théorie de l'humain et du social qui suppose une non-dialectisation de l'individu et de l'histoire, du langage et de l'État, d'où l'anarchisme libertaire. L'absence de la culture et du social dans la définition du langage s'accompagne d'une référence grandissante à Peirce, chez qui il y a la même absence.

Il y aura lieu de montrer, parmi les contradictions que Chomsky échoue à tenir, que sa pratique ne sépare pas la créativité artistique de la théorie du langage, portant avec elle, déplaçant un problème du XVIIIème siècle dans les termes du XVIIIème siècle, avec l'obstacle épistémologique qu'ils constituent : une poétique masquée, confuse, au lieu d'une théorisation des rapports entre une créativité artistique et une créativité générale du langage. Autre contre-effet, homologue au mouvement qui ramène une linguistique *générale* aux noyaux de l'anglais pris comme universaux, le logocentrisme indo-européen néocolonialiste décalé du français à l'anglais : Chomsky aura combattu la linguistique américaine anthropologique, l'apport le plus original peut-être de l'Amérique à la science du langage, pour aller vers l'Europe constituer la linguistique « cartésienne ». Mais son évolution même le ré-américanise plus que jamais, au sens de la tradition de Peirce et Ch. Morris, un combiné de métaphysique et de psychologie expérimentale. Son influence détourne l'enseignement de la linguistique, aux États-Unis, de Saussure, dont il donne une représentation travestie. Son mouvement est anti-saussurien aussi en ce qu'il remet la linguistique sous la dépendance de la psychologie (ce que montre plus loin l'emploi de *signal* pour *signe*) contre l'autonomie que Saussure lui donnait en méthodes, en concepts. D'où une coupure avec la linguistique européenne, sinon que, sauf les écoles de Martinet ou de Guillaume, l'enseignement de la linguistique en France, par exemple, n'est lui-même, avec la vulgate structuraliste, qu'une importation-application de la grammaire générative. Non sans conséquences pour la poétique.

Dans tous ces problèmes, l'élaboration des concepts, les techniques de description, les postulats philosophiques sont

inséparables. On ne commettra pas l'erreur de ne retenir qu'une critique idéologique, qui laisserait intacte la partie « scientifique » de la théorie, comme si l'élément idéologique y était seulement rapporté, et pouvait, sans dommage pour la science, prêter ou non à discussion. De fait, la machine générative continue ses analyses dans son propre académisme, insoucieuse de critiques épistémologiques apparemment assimilées à l'opinion. La mathématisation a ici cet effet surprenant sur la pratique, puisqu'on ne remet pas les postulats en cause, par définition, que l'analyse est livrée à un formalisme essentiellement empirique. Mais l'œuvre même de Chomsky, au-delà de toute discussion d'ensemble ou de détail, gardera le mérite de rendre impossible, pour ce qui la concerne et pour après, en quoi elle porte une leçon qui déborde sa propre théorie de la grammaire, l'ancienne et sécurisante séparation entre les problèmes de philosophie du langage et les problèmes de linguistique.⁴

C'est ce rôle que jouent Humboldt et Saussure dans les écrits de Chomsky. Étudier comment il les représente, comment il s'en sert, peut permettre de construire le rapport entre la théorie du langage et la théorie politique, dans l'impensé d'une poétique.

De même que Chomsky a le mérite fondamental d'illustrer l'inséparabilité du philosophique et du linguistique, il faut lui reconnaître le mérite de se servir de Humboldt, de montrer que Humboldt peut servir, j'entends qu'il continue d'être en

⁴ Cette séparation prend son autorité dans la notion de compétence technique, de discipline. Ainsi Lepschy rejette à la « divagation littéraire » ce que « les linguistes pourraient dire (sans compétence) à propos des champs de recherche d'autrui » (G. Lepschy, *La linguistique structurale*, Payot, 1968, p. 8-9). Les rapports « entre langue et art, entre langue et inconscient » et ainsi de suite y sont mis au rang « de questions plus ou moins intéressantes (et plus ou moins à la mode) ». Ce dédain est caractéristique d'une attitude répandue, que le scientisme générativiste a renforcé, rencontrant le champ althussérien : science et technicité seules à définir la science du langage. Les « problèmes intéressants » qui sont « à la limite entre la linguistique et d'autres disciplines », et les « questions plus ou moins intéressantes » présentent deux degrés de rejet, le dernier joignant philosophie et idéologie, présupposant que rien de philosophique ni d'idéologique n'entre dans la science. Naïveté que dénonce justement M. Pêcheux dans *Les Vérités de La Palice*.

activité. Chomsky tranche par là sur les études antérieures, dont la continuité n'a jamais cessé, alors qu'il laisse entendre qu'il y a eu méconnaissance, puis redécouverte, par lui⁵. C'est que la connaissance de Humboldt restait intérieure à l'érudition philosophique, académique en somme. Chomsky le mobilise, le tire à lui. En porte-à-faux par rapport à l'histoire. D'où des critiques, des rectifications d'historiens de la philosophie ou de la linguistique. Mais aucune rectification n'effacera que, par Chomsky, Humboldt a été restitué à une actualité qui échappe au portrait qu'en donne la grammaire générative.

Saussure est soumis à une distorsion plus forte, aussi militante, mais inverse, complémentaire d'une stratégie qui n'a pas craint de lancer la linguistique dans une politique de la théorie du langage. Ce n'est pas pour redresser des erreurs qu'il me semble nécessaire de dégager le Saussure de Chomsky du structuralisme auquel il l'a identifié, n'en faisant qu'un passé. Pas pour une vérité de Saussure, insaisissable. Mais l'étude de la représentation qu'en fait Chomsky dégage à la fois sa propre stratégie et, comme pour Humboldt, le caractère inévitablement stratégique de toute représentation de Saussure. Chomsky livre, dans un *découvert idéologique*, l'enjeu que représente Saussure, ou certains de ses enjeux, au lieu que les stéréotypes de l'objectivité scientifique, c'est-à-dire de l'enseignement, n'y montrent que des vérités techniques.

Grâce à Chomsky, il apparaît que tout dans la théorie du langage est stratégie philosophique et politique. On peut alors reconnaître le rôle indéfiniment naissant et dialectique de Humboldt et de Saussure, même et justement à travers sa description partielle, polémique. Entre-temps, on aura laissé la grammaire générative à ses blocages techniques — conceptuels, en ce qu'elle ramène, par exemple, toute phrase au schéma Sujet-Prédicat, ce que Charles Serrus⁶ avait déjà

⁵ Il parle de « son introduction à la linguistique générale célèbre mais rarement étudiée » dans la préface d'*Aspects of the Theory of Syntax*, en 1965, reprenant la phrase de Whitney de 1872 qu'il citait dans *Current Issues* en 1964 (p. 22) : « un homme qu'il est de mode aujourd'hui de louer hautement, sans le comprendre ni même le lire ».

⁶ Ch. Serrus, *Le parallélisme logico-grammatical*, Paris, Alcan, 1933.

dénoncé chez Husserl et qui s'avère aussi pertinent pour la grammaire générative qui fait, au mieux, une logique de la présupposition⁷.

L'analyse et le débat, ici, ne sont pas d'intérêt historique. Il s'agit des conditions et des effets de la théorie du langage, pour nous ici maintenant. En apparence, on est renvoyé au débat du XVIII^e siècle entre rationalisme et empirisme. Chomsky a historicisé un problème contemporain. Il donnait à sa position plus de force. Il n'est pas sûr que cette historicisation ne soit pas vulnérable, et que ce qui lui a été nécessaire puisse être maintenu⁸. Les spécialistes relèvent, par exemple, la distorsion qu'il apporte à Locke⁹, au rapport de Locke à Descartes, sa distorsion de la notion même d'*inné* chez Descartes : « Nous avons devant nous un mythe privé qui est déjà bien en passe de devenir public »¹⁰. La conséquence est un « chaos historique »¹¹. Chomsky présente une continuité cartésienne fictive entre Port-Royal et Herder-Schlegel-Humboldt, en ne retenant que certains textes. De même pour Du Marsais « cartésien ». L'ambiguïté de la référence historique de Chomsky est qu'elle est tournée vers le présent, non vers une situation ancienne étudiée pour

⁷ Comme dans l'analyse de la phrase de Port-Royal « Dieu invisible a créé le monde visible », dans *Cartesian Linguistics*, p. 34; *Language and Mind*, p. 17.

⁸ Son admirateur pousse dangereusement vers l'illusion d'une identification à la *pensée* des XVII^e et XVIII^e siècles : « But one point that might be made here is that Chomsky's view of the rationalist-empiricist controversy is certainly closer to what the seventeenth- and eighteenth-century parties to that dispute thought they were talking about than his critics generally believe » — Justin Lieber, livre cité, p. 16.

⁹ Dans *Aspects*. . . , Locke est mentionné, expédié en deux endroits à travers Leibniz, — « comme il a été remarqué par Leibniz et beaucoup de commentateurs depuis » (p. 49; 203). Dans *Language and Mind*, les arguments de Locke sont « sans force » (p. 81), d'après l'opinion de Goodman et de Fraser. Dans *Reflections on Language* (Pantheon Books, N.Y., 1975, p. 128), c'est encore de seconde main. Aucun texte cité. Locke est toujours vu par ses adversaires.

¹⁰ Hans Aarsleff, « The Tradition of Condillac : the Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder », dans *Studies in the History of Linguistics, Traditions and Paradigms*, ed. by Dell Hymes, Indiana Univ. Press, 1974, p. 117.

¹¹ *Ibid.*, p. 121.

elle-même par un historien. C'est une recherche des précurseurs, avec ce qu'elle comporte de stimulation partielle et de réécriture de l'histoire, ce qu'est toute écriture de l'histoire. Le débat n'oppose pas seulement les partisans de l'acquisition du langage par l'expérience, de l'unicité d'une langue, du behaviorisme à ceux qui tiennent pour les idées innées, la grammaire universelle. Une théorie du langage est inévitablement située et situante, jusque dans ses propositions qui prétendent à l'énoncé le plus scientifique, et qui sont scientifiques. Elle est inséparable d'une histoire qu'elle transforme. Touchant aux conditions d'exercice d'une théorie du langage, on aborde nécessairement son incidence politique. D'où le trajet de cette analyse.

L'approche humboldtienne

*Current Issues in Linguistic Theory*¹² est le premier livre de Chomsky, en 1964, où apparaît, en masse, une référence-identification à Humboldt et où, avec des traits d'emblée définitifs, que développera *Language and Mind*, Saussure est condamné. Saussure se voit opposé à une « linguistique générale humboldtienne » (p. 21). Celle-ci a pour caractéristique essentielle qu'elle comprend l'aspect créateur du langage, dont seront étudiées plus loin les formulations successives alors que Saussure définissait la langue comme « une réserve [a store] d'objets bien définis » (p. 21), une « réserve de signes », une « réserve d'éléments comme des mots [word-like], des expressions figées et, peut-être, certains types limités d'expressions » (p. 23), langue restreinte à des « inventaires et séries paradigmatiques », que Chomsky oppose aux « processus génératifs qui constituent la *Form* » de Humboldt (*ibid.*). La « linguistique moderne » fondée sur Saussure selon le cliché académique, n'a qu'une conception de la langue comme « inventaire d'éléments » (*ibid.*). Opposition textuelle aux passages de Saussure contre la « nomenclature » (CLG, p. 34,97), à l'importance chez lui du syntagmatique (CLG, 176), au « mécanisme » du « système

¹² Éd. Mouton, 1964. Version étendue d'un travail de 1962. Les références qui suivent ne donnent que la page.

latent » (CLG, 179), au rapport fondamental, hiérarchique du système et de la valeur aux termes. Le Saussure des notes de cours de la dernière période est ramené au moment de l'éloge de Whitney, en 1894, à l'« influence » de Whitney, c'est-à-dire justement à une notion de la langue-répertoire, « somme de mots » (p. 22), qui se trouve chez Whitney et que Saussure a rejeté¹³. Cette représentation orientée vise à confondre Saussure, ce qu'elle ne fait qu'en le confondant avec la linguistique structurale résumée par le recours aux procédures de segmentation et de classification, de distribution syntagmatique et paradigmaticque, mettant ensemble Saussure, Hjelmslev, Harris (p. 11).

Une opposition entre la linguistique moderne descriptive, le structuralisme, et la « grammaire traditionnelle » (p. 23) en inverse les valeurs. La novation va au traditionnel, consiste dans un retour au traditionnel comme trésor oublié, la nouveauté ré-volution prenant le contre-pied du moderne défini par l'oubli des *vérités* anciennes. C'est ici la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal et l'œuvre de Humboldt, — uniquement le *Über die Verschiedenheit...*, « La différence de construction du langage dans l'humanité. . . » de 1836, cité dans le texte d'après une édition fac-similé de 1960. (on verra se déplacer les citations de Humboldt, et leur entour, selon le projet de Chomsky). Port-Royal et « Humboldt » (le nom seul globalise et simplifie une telle référence) sont unis par le modèle transformationnel de Chomsky. Leur parenté est confirmée par la formule « linguistique générale humboldtienne » (p. 21-25) où le signifiant de Port-Royal (*générale*) entre dans l'équivalence développée à double déterminatif du nom de Humboldt. Ainsi le projet novateur se dit par l'*enracinement* : métaphore germinative (jusqu'à la floraison des *arbres* dans le formalisme chomskien) « ses racines sont fermement dans la linguistique traditionnelle » (p. 25), — les grammaires traditionnelles, « c'est-à-dire non explicitement génératives » (p. 53).

D'autres renvois à Saussure consolident une représentation essentiellement caractérisée par l'insistance sur les « limitations » (p. 111), — « l'accent sur les procédures élémentaires de segmentation et de classification

¹³ Voir H. Meschonnic, *Le signe et le poème*, Gallimard, 1975 (p. 186-187).

qui a dominé la théorie linguistique moderne ». Saussure est pris comme la « source de cette préoccupation pour les procédures d'inventaire et de taxinomie » (*ibid.*). Il s'agit constamment du « modèle taxinomique » du structuralisme qui pêche par sursimplification, alors que le « modèle transformationnel de la grammaire générative est beaucoup plus proche de la vérité » (p. 27). La vérité : problématique de la *nature* du langage. Cette taxinomie à qui la vérité échappe est rejetée dans l'insignifiance : « il est clair qu'une théorie du langage qui néglige cet aspect "créateur" est seulement d'intérêt marginal » (p. 8), aspect créateur renvoyant, pour le présent contexte, très brièvement à Descartes et Cordemoy qui opposent le vrai langage (c'est-à-dire le langage humain) à la machine. Ainsi la référence aux termes de Saussure est à la fois un renvoi nécessaire à l'histoire, au « classique » (p. 11), et un enterrement dans l'histoire : « La grammaire générative intériorisée par quelqu'un qui a acquis une langue définit ce qu'en termes saussuriens nous pouvons appeler *langue* » (p. 10). La caractérisation ultérieure (p. 23) vide le travail saussurien de sa propre historicité, de sa propre difficulté, irréductibles (ce qu'on commence seulement à reconnaître) au structuralisme. Chomsky, construisant contre le structuralisme, accepte d'avance la représentation hjelmslevienne et structurlliste de Saussure. Elle lui permet de mieux les dépasser. On montre plus loin comment Chomsky présente, selon une scolastique hégélienne, inhérente à la constitution même de sa théorie, ce dépassement.

De même que la théorie saussurienne était prétraduite en termes de grammaire générative (p. 10), pour énoncer dans un langage homogène qu'elle est le modèle taxinomique s'opposant au modèle transformationnel, Chomsky récrit et métaphorise, mais pour s'y identifier, Humboldt, en le citant et commentant. Ce que *fait* le verbe *to underlie*, « sous-tendre, servir de base », qui glose à plusieurs reprises, et constamment par la suite, dans les autres livres, avec le naturel de la naturalisation, la terminologie de Humboldt. Car il contient, avec *under* (sous) la métaphore de la structure profonde (*deep*), sous-jacente. Il confirme par le jeu apparemment *spontané* du métalangage, de la description, la nature et la vérité de ce qui est décrit. Il présuppose, dès qu'il

l'énoncé, l'homologie des deux systèmes conceptuels entre eux : la forme du langage (chez Humboldt) « sous-tend » (*underlies*) chaque « nouvel acte linguistique » (p. 17). Chomsky explique cette *Form* comme une « capacité sous-jacente [*underlying*] » (p. 18). Il ajoute : « C'est ce même point de vue [*just this point of view*] concernant la nature essentielle du langage qui sous-tend [*underlies*] et motive le travail récent en grammaire générative » (p. 19). Le même terme, appliqué au langage-objet et au métalangage de la nouvelle science, en fait un performatif spécifique : il fait, en la disant, la vérité de ce qu'il dit. De même le passage du terme allemand de Humboldt *Form* au mot anglais *form* : la continuité visée est dans le signifiant presque identique. Elle est confirmée, puisque les vues de Humboldt ont « ré-émergé » (p. 19). La continuité est lexicale. Elle est dans la représentation « intériorisée » (*internal*, p. 17; *internalized*, p. 10) de cette forme. Ainsi la *forme* de Humboldt est un « processus génératif » (cf. p. 24). Par quoi l'attribut « la plus originale et féconde contribution à la théorie linguistique » (p. 17) est à double sujet, Humboldt-Chomsky, circulairement.

Pourtant ce « même point de vue » ne dit rien du prélèvement qu'il opère, même dans la sélection des « passages représentatifs » (p. 17-21). Il y cite pour la première fois la phrase tant reprise ensuite : que la langue « doit de moyens finis faire une utilisation infinie » [*von endlichen Mitteln einen unendlichen Gebrauch machen*] (p. 17). Mais ces mêmes citations contiennent d'autres éléments propres aux textes de Humboldt, qu'il ne retient pas. Or ils font tous ensemble, inséparablement, la complexité Humboldt que Chomsky simplifie : ne serait-ce que l'allusion à la « nation » (p. 18), à la « croissance de la capacité de langage avec l'âge et l'exercice » (p. 19). Simplification qui postule la grammaire générale universelle unique là où, tenant la contradiction entière, Humboldt écrivait « qu'on peut avec autant de vérité dire que tout le genre humain n'a qu'une langue, et que chaque homme en a une particulière » (cité, p. 20).

Les citations, référées à leurs contextes réciproques, font ressortir la fragilité et le factice de l'opposition entre Humboldt et Saussure. Ainsi Chomsky insiste sur une résonance en chaîne de la signification chez Humboldt, opposée à une

sélection dans une « réserve de concepts », « comme apparamment, c'est le cas chez Saussure » (p. 21). Il *oublie* qu'à la « chaîne » évoquée par Humboldt correspondent, chez Saussure, les rapprochements « tantôt associatifs, tantôt syntagmatiques » (CLG, 176) et les mécanismes de la motivation.

Après Humboldt, en « contraste tranchant » (p. 21), la linguistique du XIX^{ème} siècle n'est plus qu'une réduction, sans envergure, à l'étude d'inventaires, « l'accent sur l'élément et l'inventaire » (p. 24) visant d'abord la phonétique historique mais ensuite, sans doute, et avec le même terme, la phonologie. Y mettre Saussure brouille le passage de la philologie historique, comparative, à la linguistique structurale. Saussure, dans une contradiction impossible à justifier historiquement, est remisé à la fois dans l'atomisme du XIX^{ème} siècle, la langue comme « fondamentalement une réserve de signes » (p. 23), — en même temps qu'il est identifié à la linguistique structurale, par un jeu sémantique sur l'expression de « séries paradigmatiques » (*ibid.*), paradigme rappelant à la fois la philologie et la systématique saussurienne dans son rapport au syntagme.

Current Issues se présente ainsi comme une approche « fondamentalement humboldtienne » (p. 25) bien que ne soient indiqués que « certains points de contact », mais fondés sur la présupposition des « processus génératifs sous-jacents » (underlying). S'opposant au « réductionnisme behavioriste » Chomsky se met ici du côté de Sapir et d'une analyse « mentaliste », définie comme la recherche d'une « adéquation descriptive et explicative » (p. 97) à la « réalité psychologique », et qui traite « du caractère des processus mentaux plutôt que de leur base physique » (p. 99). Sa position vis-à-vis de Sapir, ultérieurement, est différente. Un certain nombre de variations et d'hésitations laissent, dans l'œuvre de Chomsky, un brouillage épistémologique, qui s'ajoute au brouillage de l'histoire.

L'enraciné et le naïf

*Aspects of the Theory of Syntax*¹⁴ caractérise Humboldt comme une « philosophie rationaliste du langage et de

¹⁴ Cambridge, Mass., M. I.T. Press, 1965.

l'esprit /mind/ (p. V). Il est associé à Leibniz (p. 51), logicisé, mathématisé. Ce qu'énonce la phrase suivante : « En fait, une compréhension réelle de la manière dont une langue peut (dans les termes de Humboldt) « faire un emploi infini de moyens finis » ne s'est développée que dans les trente dernières années, au cours des études sur les fondations des mathématiques » (p. 8). L'association du *réel* et des *mathématiques* définit l'alliance du logicisme et de l'empirisme, — fort loin de l'anthropologisme de Humboldt. Autant il y a de similarité terminologique (*forme intérieure* chez Humboldt, *structure profonde* chez Chomsky) entendue comme une correspondance étroite de théorie, autant s'opposent la pratique linguistique de Humboldt, sur de nombreuses langues, et la pratique de Chomsky, « considérations internes à une seule langue » (p. 209) pour contribuer à « la théorie linguistique générale. » Loin d'être un paradoxe, comme avance Chomsky, c'est la méthode scolastique par excellence des grammaires du moyen âge. La générativisation de Humboldt s'opère par un double effet de traduction qui n'est pas sans portée. Ainsi pour le terme *erzeugen*, traduit par « to generate » (engendrer) avec toute apparence de raison (p. 9). Mais il motive vers une production et un engendrement réel, biologique, ce qui n'était censé avoir qu'un sens logique¹⁵. Il se fait une métaphorisation qui contribue à une confusion sur la créativité. Chomsky lui-même y sera pris, comme on montre plus loin, dans *Language and Mind*. Mais le bénéfice est considérable : il fournit la continuité d'une longue tradition, d'autant plus unie si Port-Royal se continue dans Humboldt — le cumul de posséder à la fois la tradition et l'invention, la vérité et son histoire, identification à effet charismatique. La formalisation y ajoute l'ordre et la certitude scientifiques.

Rationaliste et *mentaliste* sont synonymes : « la théorie linguistique est mentaliste, puisqu'elle s'occupe de découvrir une réalité mentale sous-tendant [underlying] un comporte-

¹⁵ « par grammaire générative, je veux simplement dire un système de règles qui assigne d'une manière explicite et bien définie des descriptions structurales à des phrases » (p. 8). *Engendrer une phrase* signifie « que la grammaire assigne cette description structurale à la phrase » (p. 9). C'est une caractérisation.

ment réel [actual] » (p. 4). Plus loin : « La linguistique mentaliste est simplement la linguistique théorique qui utilise la performance comme des données (en même temps que d'autres données, par exemple, les données fournies par l'introspection) pour la détermination de la compétence » (p. 193, n. 1). L'*introspection* (cf. aussi n. 111 dans *La linguistique cartésienne* n. 113 dans l'édition américaine) met ici Chomsky du même côté que Saussure, dont il mentionnait la « conscience des sujets parlants » (*Current Issues*, p. 26) et que Sapir. Plus tard, *Language and Mind* critique le recours à l'introspection (*LM.*, p. 25). Mais qu'est-ce que l'acceptabilité, sinon encore un recours à l'introspection ? Je reprends cette question plus loin.

La citation massive et textuelle de Humboldt dans le livre précédent cède la place, dans *Aspects...*, à l'allusion, à la reprise cursive, ramenée surtout à l'expression, désormais traduite, incorporée au texte : « faire une utilisation infinie de moyens finis » (p. V,8). Le présupposé admis est l'identité-continuité de Port-Royal et de Humboldt. Les références historiques visent à fonder, par homologie, la pratique de la grammaire générative : une grammaire générale-universelle des régularités profondes, postulée, est omise de telle grammaire particulière : « Par conséquent, il est tout à fait approprié pour une grammaire de discuter seulement des exceptions et des irrégularités en quelque détail » (p. 6), ce qui ne manque pas de coïncider avec la place considérable des analyses d'ambiguïtés et d'anomalies sémantiques dans la grammaire générative, préoccupation de logicien plus que de linguiste décrivant un système de règles.

De même, pour Saussure, l'allusion renvoie « pour la discussion » à *Current Issues*. La simplification enlève toute ambiguïté à une représentation qui ne contient plus de Saussure que le nom. Reliant la distinction entre *compétence* et *performance* à celle de Saussure entre *langue* et *parole*, Chomsky pose qu'« il est nécessaire de rejeter son concept de *langue* comme un simple inventaire systématique de faits [merely a systematic inventory of items] et de retourner plutôt à la conception humboldtienne d'une compétence sous-jacente [underlying] comme à un système de processus

génératifs » (p. 4). Saussure-inventaire, segmentation-classification (p. 47), mais aussi un naïf. Transformation qui le situe pourtant cette fois du côté de la *Grammaire générale et raisonnée*, et de Diderot dans la *Lettre sur les sourds et muets*, d'où sont tirées des phrases sur le français « ordre naturel », langue « de la vérité ». On pouvait ajouter Rousseau. (Ce ne serait donc plus le *bon* côté ? Mais Chomsky n'examine pas s'il y a un rapport entre ces croyances et l'universalité de la grammaire). Il met sur ce même plan un passage de Saussure qu'il prend à contre-système : « Il vaut la peine de noter que cette vue naïve de la structure du langage persiste jusqu'aux temps modernes sous diverses formes, par exemple, dans l'image de Saussure d'une séquence d'expressions correspondant à une séquence amorphe de concepts ou dans la caractérisation commune de l'emploi du langage comme une simple affaire d'emploi de mots et d'expressions » (p. 7-8). Les termes renvoient clairement à ce passage du *Cours* (p. 155-156) où, loin de poser une correspondance-reflet entre les pensées et les mots, Saussure vise à désubstantialiser le langage. Contre la métaphysique qui privilégie tantôt la pensée, tantôt le son, il pose qu'il n'y a « ni matérialisation de pensées, ni spiritualisation des sons ». L'arbitraire et la valeur, que Chomsky ne mentionne pas, caractérisent l'*historicité radicale* de la pensée de Saussure, alors que Chomsky retient seulement une *correspondance*. Celle-ci, en effet, ramènerait Saussure à l'ensemble épistémologique qui comprend Diderot, mais aussi le président de Brosses, Court de Gébelin, et Leibniz et la *Grammaire* de Port-Royal. Un même monde, celui de la motivation naturelle. Mais la grille conceptuelle et la stratégie de Chomsky ne retiennent pas cet aspect ambivalent de la grammaire générale. Il y a pourtant là un rapport au sacré par le langage, un rapport de Leibniz à la Kabbale, une inversion de rationalité qui ne correspond guère au schéma binaire simplifié par Chomsky du conflit entre rationalisme et empirisme. Et ce rapport est aussi contemporain.

Où se situe Chomsky dans le conflit entre une soumission du langage à la métaphysique et une historicisation du langage ? De Locke ou de Leibniz, ce n'est plus le mathématicien qui jalonne l'élaboration de cette pensée historique qui mène à Saussure. On peut même soutenir que

les mathématiciens ont toujours idéalisé le langage. Chomsky est du côté des mathématiciens-logiciens, c'est-à-dire de l'ordre. Autre contradiction apparente avec sa politique. On a appris que, de Peirce à Michel Serres, de Husserl à Chomsky, la formalisation est un rapport variable, adhésion, accommodement, à la théologique. La mise en ordre des théoriciens du XVIIIème siècle équivaut à une prise de position.

Point final, ère nouvelle

Dans *Cartesian Linguistics*¹⁶, la théorie s'appuie, plus que dans aucun des autres livres de Chomsky, sur sa propre histoire. La stratégie déclarée est elle-même historicisée. Mais le discours scientifique ne semble pas reconnaître son alliance nécessaire avec la polémique. Il identifie la science à l'objectivité-neutralité d'une absence de point de vue, pure d'idéologie — ce qui, rhétoriquement, lui présuppose la victoire. Au sujet de Port-Royal : « un linguiste qui l'approche sans préjugé et sans idée préconçue des limites *a priori* à l'intérieur desquelles la recherche linguistique a le droit de s'exercer » (p. 58). Le « préjugé » et l'« idée préconçue » visent la linguistique moderne (depuis le XIXème siècle) qui a méconnu Port-Royal. Quels que soient le bien-fondé de la critique et les appréciations qu'elle a encourues, faisant bon marché de ces « préjugés », elle implique une prise de parti. La prise de parti est confirmée par l'engagement personnel : ses travaux en cours sont « un prolongement de la tradition de la linguistique cartésienne et de la psychologie qui en constitue le fondement » (p. 72). Les situations historiques sont représentées selon un schéma binaire, qui tient plus de la technique de persuasion que d'un examen dénué lui-même d'idées préconçues.

Selon cette rhétorique de mélioration ou péjoration, la « linguistique moderne », les « linguistes professionnels » sont définis négativement par la perte des « résultats atteints jusqu'alors », la méconnaissance et le « mépris non

¹⁶ *Cartesian Linguistics, A chapter in the history of rationalist Thought* Harper and Row, 1966. La traduction française, *La linguistique cartésienne* (Seuil, 1969) garde la pagination américaine à laquelle je renvoie.

dissimulé » pour la « théorie linguistique traditionnelle », la « tradition européenne antérieure » — c'est-à-dire le « génie du XVIIème siècle » qui dure jusqu'au « début du XIXème siècle ». Époque caractérisée par une « étude sérieuse et fructueuse » (p. 1)¹⁷, un « capital d'idées » (p. 3). Génie de l'époque, génie des linguistes. *Language and Mind* va expliciter la valeur, pour Chomsky, de « linguistes professionnels ». D'un côté des « intellectuels comme Arnauld et Humboldt » (*LM.*, 21), ayant un « amateurisme de gentilhomme » capable de traiter des « problèmes classiques d'intérêt général » avec une « vie » et une « signification » manquantes dans la « professionnalisation du champ », qui a remplacé ces qualités par l'application de « certains outils et méthodes ». Professionnel égale sans génie. Non seulement la dissociation et l'indépendance ont été néfastes, mais l'histoire de la linguistique est « dans un pitoyable état (dû en partie au fait qu'à la période moderne, les travaux plus anciens ont été dépréciés) » (p. 2).

Le rôle théorique et historique de la grammaire générative est alors défini comme un double mouvement, de retour et de dépassement. Le terme et l'avenir. Contre la séparation moderne « entre linguistique, philosophie et psychologie » et vers une époque « qui ne connaissait pas encore » ces « divergences », la grammaire générative « en revient à un point de vue plus ancien qui, dans le cas présent, porte sur la place de la linguistique parmi les autres disciplines » (note 4). C'est doublement un retour à une théorie et à une distribution épistémologique anciennes — « pour faire progresser l'étude du langage » (p. 3). Cette position implique qu'il n'y aura rien en linguistique qui n'ait de relation explicite avec la philosophie.

Ce retour est à double effet. En renouant par-dessus la dissociation et la divergence, il *rend la vie* au génie méconnu, qui lui communique à son tour sa compréhension des problèmes essentiels de la nature du langage, « d'un point de vue qui est dans l'ensemble tout à fait traditionnel, mais qui a reçu une vie et une envergure nouvelles dans les travaux récents » (*Topics*... , p. 90). Ainsi, « avec les bénéfices du re-

¹⁷ De *Cartesian Linguistics*, comme les références suivantes, sauf spécification contraire.

gard en arrière » (*L.M.*, 21), sans renoncer à « l'exploitation réussie de l'approche structuraliste », reconnaissant ses « limitations », en la « couplant » avec une « riche tradition », Chomsky peut, selon le même mouvement qui mène Husserl à voir l'histoire de la philosophie converger vers lui considérer que l'histoire de la linguistique aboutit à la grammaire générative : « Il me semble que le temps est venu d'unir ces deux courants majeurs et de développer une synthèse qui prendra sur leurs accomplissements respectifs » (*L.M.*, 23), — une « sorte de synthèse de la grammaire philosophique et de la linguistique structurale » (*L.M.*, 65). La linguistique générative « ravive » le siècle du génie, elle est un « renouveau » (*Cart. Ling.*, 72). C'est la répétition du mouvement hégélien. Ces synthèses, propriétaires du futur, ne mènent qu'à des crises. Démarche typiquement philosophique : celle de l'*organon*, de la sémiotique, de Peirce, de Ch. Morris. Ce n'est pas une démarche linguistique.

Humboldt est une fin, dans cette stratégie. Contre Bloomfield, qui voyait dans l'œuvre de 1836 le « premier grand livre de linguistique générale » (cité dans *Cart. Ling.*, note 35/36, dans l'édition américaine), Chomsky écrit qu'il semble plutôt « mettre un point final au développement de la linguistique cartésienne, plutôt qu'ouvrir une ère nouvelle de la pensée linguistique ». Mais c'est une fin que Chomsky relève dialectiquement par « sa ré-émergence dans les études contemporaines sur le langage et la cognition » (*ibid.*). Humboldt est une fin en fonction et en conséquence de l'artefact « linguistique cartésienne », qui est censée couvrir « la période qui va de Descartes à Humboldt » (p. 59). Une fin pour une ré-émergence, mais réservant la part de la création : « Or, voici qu'après une longue éclipse, on recommence à prêter à ces idées l'attention qu'elles méritent, encore que leur apparition (tout comme la réapparition des idées cruciales de la grammaire transformationnelle) tienne en fait à un développement largement original » (*ibid.*)¹⁸. Chomsky révèle Humboldt et est illuminé par lui : « Humboldt contribue de façon originale, importante, à la théorie linguistique — contribution qui est malheureusement

¹⁸ La traduction française emphatise (Enfin, Malherbe vint) là où Chomsky écrit : « After a long interlude, . . . » Après un long intermède. . .

demeurée méconnue et inexploitée jusqu'à une date récente » (p. 22).

Mais quand le rôle symbolique et le discours mythique sont terminés, passant au plan technique de la description, Humboldt n'est plus ni utile, ni suivable directement (note 40/41 dans l'éd. amér.). Quand, pour Humboldt, chaque langue est un « monde pensé » (cité p. 21), apparemment la continuité Port-Royal-Humboldt est en ruines : « Bien entendu, quand Humboldt attribue un tel rôle aux langues particulières dans la détermination des procès mentaux, il s'éloigne radicalement du cadre de la linguistique cartésienne et c'est là qu'il adopte un point de vue plus typiquement romantique » (p. 21). Mais Chomsky sauve l'artefact, en mettant sur le même plan la position anti-instrumentaliste de Humboldt et l'automatisme animal selon Descartes : « Humboldt demeure néanmoins cartésien dans la mesure où il conçoit le langage, avant tout, comme un moyen de penser et de s'exprimer, bien plus que comme un système fonctionnel de communication, proche de celui de l'animal. . . » (*ibid.*). Outre l'assimilation insoutenable de la communication utilitaire à la « communication » animale, il implique alors la valorisation du poétique propre à Humboldt — « C'est seulement dans ce dernier cas [le poème] que toutes les ressources du langage sont pleinement utilisées » — et il rend évident le manque radical d'une poétique dans la théorie générative, car le poème y est en pratique cantonné à l'anomalie, à l'agrammaticalité ou à l'antigrammaticalité, il est un *autre* de la langue. Quand Chomsky revient sur « l'ensemble illimité des actes "créateurs" particuliers » (p. 22), les guillemets de *créateurs* portent l'ambiguïté irrésolue d'une référence aux romantiques, au *génie*. C'est le rapport non construit entre une poétique et une théorie du langage que Chomsky occulte derrière le décor de la filiation entre Port-Royal et Humboldt.

Humboldt est abandonné quand il est censé être en retrait sur Port-Royal, et parce qu'il n'essaie pas de « construire des grammaires génératives particulières ou de déterminer le caractère général de ces systèmes, le schéma universel auquel se conforme toute grammaire » (p. 27). Alors il « n'atteint pas les niveaux » de « certains de ses prédécesseurs ». La filiation ne retiendrait la *forme* « que comme une "Possession

du savoir" plutôt que comme un "exercice effectif du savoir" » (p. 28). Mais le privilège de la grammaire générale garde une ambiguïté qui va s'amplifier avec le développement de la théorie, concernant ce « savoir ».

La filiation, fortement affirmée, est traitée avec quelque ambivalence. Il s'agit bien de s'en servir, pas de servir l'histoire. Récusant prudemment l'illusion historiciste (« je n'essaierai pas de définir la linguistique cartésienne telle qu'elle se voyait elle-même » *Cart. Ling.*, 2), Chomsky ne fait de l'histoire que pour s'intéresser au « développement des idées qui ont refait surface, de façon tout à fait indépendante, dans les travaux d'aujourd'hui » (*ibid.*). Quel est le statut de cette *indépendance*, contraire à la filiation tant marquée ? Elle a un effet de dénégation, et pointe vers deux corrélats : l'un, fondamental, qu'il s'agit d'une notion *construite*, celle de linguistique cartésienne, « portrait composite » ; l'autre, écrit Chomsky, est que « ce qui m'intéresse, et j'insiste là-dessus, c'est moins la filiation de certaines idées et doctrines que leur contenu et, en dernier lieu, leur signification actuelle » (note 3). Un double artefact (linguistique cartésienne/linguistique empirique) est avancé, dans cette note 3, sans démonstration : « Je n'essaierai ici ni de développer, ni d'éclaircir cette distinction ». Cette distinction n'est possible qu'à condition de *faire un tri* : « Examiner les théories romantiques du langage et de l'esprit dans un tel cadre m'oblige à en exclure d'autres aspects importants et caractéristiques ; ainsi l'organicisme qu'on a (à tort ou à raison) pris pour une réaction contre le mécanisme cartésien » (*ibid.*). La réponse à l'objection n'est pas une discussion. Elle consiste à écarter le statut historique de la théorie pour ne retenir que « la signification actuelle », « moins la filiation de certaines idées et doctrines que leur contenu ». Ce qui expose concrètement, ingénument, une dissociation entre ce *contenu* et son *historicité*. On reconnaît une procédure, qui agit ici sans théorisation explicite, manifestant ainsi son caractère idéologique plus que philosophique : l'effet d'une attitude phénoménologique envers l'histoire, qui utilise l'histoire, l'*exemple*, selon sa convenance et, pour proscrire l'historicisme, fuit la contrainte historique de solidarité des concepts, de l'historicité de tout

sens. Phénoménologue sans le savoir, Chomsky peut à la fois afficher la filiation et l'« indépendance », extraire le *contenu* d'un événement en prenant dans l'événement, et finalement laisser tomber l'événement. C'est le *jeu du monde* sans le *jeu dans le monde*. L'incompatibilité entre le cartésianisme et les romantiques, dès qu'en apparaît une résurgence (la langue-répertoire chez Cordemoy, idée « violemment rejetée par les romantiques » (note 62) est renvoyée hors du sens retenu : « Mais ce prolongement-là ne fait pas partie de notre thème » (p. 30). Continuité encore, de Descartes à Herder, mais à partir d'extraits¹⁹. Les continuités, les filiations sont un discours qui suit sa propre logique. D'où les critiques des spécialistes²⁰, à la fois justes et en porte-à-faux : elles relèvent des erreurs, là où se réécrit l'histoire.

Les trois créativités

La créativité fait l'objet essentiel du débat entre les deux linguistiques selon Chomsky. Un des points de départ semble la distinction, chez Humboldt, entre produit et production : « on ne doit pas tant considérer la langue comme un produit [Erzeugtes] mort, que bien plutôt comme une production [Erzeugung] » (cité dans *Current Issues*, p. 17). Distinction qui ne contient pas celle que Chomsky propose plus loin, entre l'espèce de créativité « qui laisse le langage entièrement inchangé » (comme dans la production — et la compréhension — de phrases nouvelles, activité dans laquelle l'adulte est constamment engagé) et l'espèce qui change effectivement l'ensemble des règles de grammaire (par ex. le changement analogique) » (*ibid.*, 22). *Cartesian Linguistics*, en explicitant, découvre les glissements de sens intérieurs à cette notion.

L'aspect créateur est glosé par « novateur », « capacité d'innover », « en fonction de situations nouvelles » (p. 8).

¹⁹ D'après ce qu'en donne E. Heintel, *Herder's Sprach-philosophie*, Hamburg, F. Meiner Verlag, 1960, qu'il cite à la note 23. Voir l'article déjà cité de Hans Aarsleff, dans Dell Hymes.

²⁰ « On peut noter, toutefois, que l'interprétation par Chomsky des théories de Humboldt a été contestée », W. Keith Percival, « Humboldt's Description of the Javanese Verb », dans Dell Hymes. livre cité, p. 387.

Paraphrases situées par rapport à la notion d'automate, chez Descartes, de « réflexes » et de « tropismes » (p. 7), qui prend le langage « pour la vraie différence entre les hommes et les bêtes » (cité p. 6). *Langage* et « aspect créateur de l'utilisation du langage » (formule développée fréquente chez Chomsky, à laquelle parfois, il ajoute « humain », p. 19) sont rigoureusement synonymes, puisqu'il n'y a pas de langage sans « aspect créateur ». *Humain* ne s'ajoute pas par pléonasmе : Chomsky spécifie « psychologie humaine », « langage humain » parce qu'il ne cesse de tenir à l'opposition cartésienne entre l'Homme et l'animal. C'est pourquoi il dit aussi *espèce* humaine et non *genre* humain. L'alliance du métaphysique et du biologique constitue exactement ce qui fait obstacle à prendre les sociétés et le langage historiquement. Le contenu implicite, qui relie (mais seulement dans le discours de Chomsky) Descartes à Humboldt, est l'utilisation infinie de moyens finis. Il y a donc un glissement de sens, et de situation épistémologique, quand Chomsky passe à la critique de « Paul, Saussure, Jespersen, et bien d'autres encore » (p. 12), Vaugelas (p. 55). Ils attribueraient « l'aspect créateur de l'utilisation du langage à "l'analogie"... » Mais Saussure, traitant de l'analogie, se plaçait sur un autre terrain, celui d'une systématique de la philologie, qui visait à la fois la stratégie de l'arbitraire et la particularité historique de chaque langue. Ou Chomsky ne saisit pas la différence radicale des points de vue, ou il feint de ramener les problèmes philologiques à sa question, qui est propre à une philosophie du langage, et qui a d'abord un sens cartésien : définition de l'Homme. Des deux manières, ce qu'il dit de Saussure n'est plus pertinent. La situation de ce discours ne lui permet plus de signifier que selon un code symbolique.

Il s'agit bien d'une stratégie, prenant au « point de vue cartésien » de quoi lutter contre un adversaire plus actuel : « le langage humain, dans son utilisation normale, est dégagé du contrôle de tout stimulus » (p. 13). Saussure paraît une cible secondaire, derrière Bloomfield²¹, le behaviorisme, la

²¹ Le contexte où Bloomfield traite de l'analogie la fait porter d'abord sur des catégories grammaticales, des classes formelles, plurielles régulières-irrégulières, et l'étend aux « habitudes de substitution »

psychologie et la sémantique du sens comme *stimulus-réponse*.

Le point de départ cartésien contient en *germe* un deuxième glissement de sens, capital par son développement politique, chez Chomsky : le passage de la définition linguistique (l'utilisation infinie de moyens finis) au rapport entre le langage et la notion de *liberté* : « il ne remplit pas seulement une fonction de communication, mais est bien plutôt un instrument pour exprimer librement la pensée » (p. 13). Car l'opposition cartésienne initiale entre « langage humain et systèmes de communication animale » (p. 14) mène à la « prérogative de la liberté » (cité p. 14), c'est-à-dire du statut linguistique de la liberté à un statut philosophique, puis à un statut politique, dans le rapport réciproque qu'ils entretiennent au XVIII^e siècle.

La théorie générative garde cette force théorique d'être aussi le rejet d'une limitation « à la seule fonction pratique de la communication » (p. 29). Pourtant, l'instrument reste, — au lieu de poser que le langage *est* expression et pensée, Chomsky écrit : « Le langage humain est apte à servir d'instrument pour une expression et une pensée libres » (*ibid.*). La relation mystérieuse entre une poésie et sa langue, entre le langage et l'histoire garde un instrumentalisme de fait, qui cantonne la liberté dans un psychologisme et un volontarisme liés. Elle maintient intacte la rhétorique aristotélicienne, l'exclusion de la poésie hors du langage dit « courant ». La « science » est soumise à l'idéologique. Il n'est pas sûr qu'elle ne renforce pas l'instrument et l'État qu'elle combat.

Chez Chomsky, comme chez Humboldt, la conception du langage doit être « mise en rapport avec les écrits touchant la théorie sociale et politique, et avec le concept de nature humaine qui en constitue le fondement » (*Cart. Ling.*, p. 24). Pour la première fois, après les textes à portée linguistique de Humboldt, on trouve cité l'essai de 1792, *Idées pour un essai*

(L. Bloomfield, *Le Langage*, Payot, 1970, p. 259). C'est sur cette dernière notion que la critique de Chomsky est pertinente, dans la mesure où l'analogie semble constituer chez Bloomfield un principe d'explication qui mêle « forme complexe » et phrase.

de détermination des limites à l'action de l'État. Première esquisse, chez Chomsky, d'une relation entre langage et politique, qui se présente comme décalquée de Humboldt. L'opposition à l'État autoritaire est liée à la « doctrine des droits naturels ». La notion de liberté y est capitale, liée à l'art, chez Humboldt : « Confiés à la seule liberté [...] tous, paysans et ouvriers deviendraient des *artistes*... » (cité p. 25)²². L'art et la liberté étendent au social et au politique la définition de l'aspect créateur du langage, portant avec eux la nature et le génie. L'État, « fondamentalement coercitif » (p. 25) est alors un paradigme du « contrôle extérieur », de la machine et de l'animal, opposé au langage-liberté individuel. Le contexte²³ démarxise la référence à Marx qui, des *Manuscrits* de 1844 à la *Critique du programme de Gotha* de 1875, ne garde plus, entre Rousseau et Humboldt, que la liberté individuelle et l'Homme générique, celui de Feuerbach, celui qui est nécessaire à la politique de la théorie générative du langage. J'y reviens plus loin.

Un troisième glissement de sens est apporté par la distinction nouvelle, à propos de la période romantique, d'une « vraie créativité, au sens plein du terme » (p. 16). Il y correspond une certaine autocritique, d'allure empirique, sur la notion de créateur : « On ne dit pas d'un acte qu'il est "créateur" simplement sur la base de sa nouveauté et de son indépendance au regard de tout stimulus ou de toute pulsion identifiables. L'expression "aspect créateur de l'utilisation du langage" n'est donc pas vraiment appropriée (à moins qu'on n'y apporte quelque précision) pour désigner cette propriété du langage ordinaire qui intéressait Descartes et Cordemoy » (note 29/30 dans l'éd. amér.). La suite va pourtant dans ce sens. Elle cumule l'émerveillement de Galilée et de la *Grammaire générale* sur « cette invention merveilleuse de composer de 25 ou 30 sons cette infinité de mots ». Fonctionnement normal du langage et de toute langue. Chomsky est pris

²² W. von Humboldt, *Werke*, Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart, 1960, t. 1, p. 76. Chomsky cite d'après Marianne Cowan, *Humanist without Portfolio*, An Anthology, Wayne State Univ. Press, Detroit, 1963. Anthologie de textes de Humboldt qu'il utilise encore, par exemple, dans *For Reasons of State*, à propos de « La fonction de l'Université dans un temps de crise », pour les écrits sur l'Université de Berlin.

²³ Note 50 dans l'édition française, 51 dans l'édition américaine.

au double piège de la continuité fictive entre les « cartésiens » et les « romantiques », et de la créativité du langage à distinguer de la « créativité artistique véritable » (p. 17). Ce qui décale vers l'art le débat de *Current Issues*, où il était situé sur le seul plan linguistique. Selon Schlegel, cité pour le reprendre « un peu plus dans le détail », le langage est « tout ce qui sert à manifester au dehors l'intériorité ». La qualité « poétique » n'est plus séparable du langage ordinaire. Le langage est lui-même « un poème en devenir perpétuel » (cité p. 17). L'antibehaviorisme (« aucune stimulation immédiate », « aucune fin pratique » tient le couple Descartes-Schlegel, gardant ensemble la poésie et le langage pour une même « absence de limites du langage en tant qu'instrument de la libre expression de soi ». Circulairement, la poésie est l'utilisation créatrice du langage, lui-même d'abord utilisation créatrice du langage, — « Ainsi donc, l'utilisation créatrice du langage qui constitue, sous certaines conditions de forme et d'organisation, la poésie [...] accompagne tout acte d'imagination créatrice et est à sa base, quel que soit le matériau mis en œuvre pour sa réalisation. C'est de cette manière [...] que la création artistique est liée à l'aspect créateur de l'utilisation du langage » (p. 18). Au long des citations, paraphrases, commentaires, court l'ambiguïté historiciste, « cette conception », « Schlegel distingue », — les formules de distanciation. En même temps, la continuité : « L'importance accordée par les cartésiens à l'aspect créateur de l'utilisation du langage humain comme à sa caractéristique essentielle, trouve son expression la plus convaincante dans la tentative faite par Humboldt pour développer une théorie d'ensemble de la linguistique générale » (p. 19). Chomsky, Humboldt sont ici des noms interchangeables.

*Topics in the Theory of Generative Grammar*²⁴ ne dit rien de cette double créativité. Celle du langage y est seulement la « capacité du locuteur de produire de nouvelles phrases, phrases qui sont immédiatement comprises par d'autres locuteurs bien qu'elles n'aient aucune ressemblance physique avec des phrases qui sont "familières" » (*Topics*, p. 11). Mais *Language and Mind* reprend l'opposition entre la « vraie

²⁴ Mouton, 1966. Conférences de 1964.

créativité », l'« imagination créatrice » (*L.M.*, p. 9) et l'« aspect créateur de l'utilisation du langage », qui est défini triplement.

— 1) Chomsky pose que l'« utilisation normale du langage est novatrice » (innovatrice) — proposition tournée contre l'explication behavioriste de l'innovation par la répétition, l'entraînement, l'analogie. On peut observer qu'il mêle, dans l'innovation, d'une part l'unicité chaque fois nouvelle d'une énonciation, d'un *emploi* (avait noté Husserl) des mêmes mots (« bonjour », expressions, jusqu'à des phrases; d'autre part, la capacité de comprendre et d'employer des phrases jamais rencontrées. Son « locuteur-auditeur idéal » ne tient pas compte, par définition, du peu de variété réel de termes, de formes, de phrases selon l'âge, le travail, la situation, le centre d'intérêt, ni des fonctions sociales et individuelles très nombreuses d'une même phrase. Son utilisation infinie de moyens finis est une vérité abstraite. À condition de ne pas confondre l'utilisation comme énoncé et l'utilisation comme énonciation, c'est une théorie de l'énonciation qui est à produire. Chomsky mêle également le plan de l'emploi normal à celui de l'acquisition du langage et à celui du changement linguistique. La fusion de trois problèmes distincts se fait au bénéfice de l'idéalisation-formalisation.

— 2) Mettant au compte de la doctrine cartésienne un mélange des deux créativités, Chomsky ajoute : « C'est à cause de cette liberté d'un contrôle par stimulus que le langage peut servir d'instrument de pensée et d'expression [self-expression], comme il fait non seulement pour ceux qui sont exceptionnellement doués et talentueux mais aussi, en fait, pour tout homme normal » (*L.M.*, p. 12). L'envers de cette théorie du langage reste celle de l'art et de l'écriture : la créativité artistique n'a pas pour trait distinctif la « pensée » et l'« expression », puisqu'elles sont à « tout homme normal ». Mais la formule ne fait qu'étendre Schlegel. Elle va du talent au normal, pas du normal au talent. Elle n'explicite pas les rapports entre les trois créativités : la « véritable » ou « artistique » selon Schlegel; la créativité linguistique, aussi véritable que la première, utilisation infinie de moyens finis qui ne change pas les moyens; celle enfin qui change les règles. N'est-elle pas un cas particulier de la précédente ?

Toutes trois ont entre elles des rapports. D'où l'infirmité d'une théorie du langage sans poétique, et réciproquement.

— 3) Chomsky ajoute la cohérence et la « convenance à la situation », pour caractériser cette liberté, non-soumission à un contrôle ou à des stimulus externes. Dernière et double propriété qui n'est pas non plus différenciatrice : elle se trouve certainement dans les deux premières créativités.

Le « caractère » d'une langue est une notion de Humboldt qui semble s'insérer dans le couple aspect créateur du langage/créativité véritable : « Ainsi un grand écrivain ou penseur peut-il modifier le caractère d'une langue et en enrichir les modes d'expression, sans en affecter la structure grammaticale » (p. 27). Dante, Luther, Pouchkine, la Bible anglaise du roi Jacques. Le caractère d'une langue est lui-même une « création originale ». Autant pour les cartésiens que pour Humboldt, « l'utilisation normale du langage implique des actes mentaux créateurs; mais c'est le caractère d'une langue plus que sa forme qui reflète la véritable "créativité", au sens le plus fort du terme, sens qui implique valeur aussi bien que nouveauté » (*ibid.*). Chomsky ne reprend pas ces problèmes, mais son discours, qui revendique une continuité, en garde l'ambiguïté de rester entre les créativités.

Mi-description historique, mi-programme théorique, Humboldt, dans *Cartesian Linguistics*, est celui qui fournit le plus au « portrait composite » (p. 2), le portrait de Chomsky en Humboldt. Il importe d'analyser l'amalgame, « au confluent de la pensée rationaliste et de la pensée romantique », « le point à la fois culminant et final de ces développements ». À propos de la croyance « que la croissance du langage chez l'individu et dans la nation présente des caractéristiques parallèles » (note 24/25 dans l'éd. amér.), Chomsky fait allusion à Schlegel et ajoute : « Sous l'influence de Humboldt, M. Steinthal va encore plus loin, et il affirme qu'« il n'y a pas de différence, en ce qui concerne le langage, entre la création originaire et la création continuée de la vie quotidienne ». . . » Il y a un glissement vers une autre question. Humboldt, au contraire, paraît le premier qui se soit défié de la comparaison entre l'enfance de l'individu et l'« enfance » des peuples, des

langues²⁵. Quant à l'effacement de la différence entre l'origine et le quotidien, il me semble qu'il signifie l'effacement de la problématique de l'origine, tournant l'origine vers le fonctionnement, coupant avec le XVIII^e siècle, vers Saussure qui, ici, ne s'oppose pas à Humboldt.

Partant des concepts de *Tätigkeit-energeia* et de *Werk-ergon* chez Humboldt, Chomsky en fait une traduction épistémologique. Il interprète la définition du langage comme une « génétique » (p. 19), la forme, comme un « principe génératif » (p. 22). Cette forme est appelée à correspondre « à ce que, dans la terminologie actuelle, nous appellerions la « grammaire générative » d'une langue, au sens le plus large de cette expression » (note 38/39 éd. amér.). La formule présuppose qu'il y a passage, traduction possible d'une « terminologie » à une autre, comme si une terminologie n'était pas un système conceptuel inséparable de son historicité. Elle procède également, évoquant un sens large et un sens étroit, comme s'il y avait continuité de la grammaire qui agit dans la langue et qui est prise comme nature, à la grammaire qui décrit, et qui est la théorie. Ainsi la formulation communique à la théorie la force et le naturel des opérations à l'œuvre dans la langue, en même temps qu'elle présuppose *naturellement* la continuité double de Port-Royal à Humboldt, de Humboldt à Chomsky.

La générative risque d'être une germinative. Chomsky cite A. W. Schlegel : « la forme organique est innée; elle se déploie de l'intérieur, et acquiert ses particularités avec le développement parfait du germe » (p. 23). Citations présentées comme portant explicitement sur « les œuvres de génie particulières ». Mais puisque Chomsky lui-même reconnaît que le « lien antérieurement établi entre la créativité artistique et les aspects créateurs de toute utilisation du langage » appartient aux présupposés de Humboldt, comment construit-il la relation entre la théorie générative et la « forme organique » ? Son rapport au *génie* ? La prise phénoménologique sur les conceptions passées du langage, entre histoire et contemporanéité, ne permet pas de le savoir. Dans *Language and Mind* « générer » est *caractériser* (p. 30) mais Chomsky ne dédaigne pas le jeu étymologique sur *in-*

²⁵ Voir *Le Signe et le poème*, p. 35.

genio et *engendrer* déclarant que si l'étymologie n'est pas très bonne, « l'intuition, cependant, est tout à fait solide » (L.M., 9)²⁶. Chomsky rappelle, — « Il est aussi très frappant de constater le parallèle. . . » — la théorie de l'*Urform* en biologie, chez Goethe. Il est « très frappant de constater » combien ce rapprochement avec la biologie rencontre celui que fait R. Jakobson dans *Main Trends in the Science of Language*. On peut se demander si, dans un pan-structuralisme, ne revient pas le *type*, le « prototype », retour caché du cosmique dans le langage, d'une pensée mythique dans la rationalité de l'après-positivisme. Le rattachement de Goethe et de Humboldt à la théorie générative se donne sans autre raison que l'analogie, prise comme traduction : « Ainsi, l'*Urform* est une sorte de principe générateur ». Il s'agit de formuler « un facteur constant et invariable, indépendamment des modifications superficielles qui déterminent les variations de l'environnement. ». . .] De façon semblable, la "forme linguistique" chez Humboldt [. . .], les aspects universels de la forme grammaticale déterminent la classe des langues possibles » (p.24).

L'analogie confirme l'analogie. La traduction française de *La linguistique cartésienne*, marquant son épigonisme, surgénérativise le fragment de lettre de Humboldt à A. W. Schlegel : « Il est indéniable que, sur le plan de la grammaire, toutes les langues offrent de *profondes* similitudes, à condition qu'on n'en reste pas à un examen *superficiel* et qu'on

²⁶ Ce n'est pas si sûr. Il y a, en effet, une petite complication, à laquelle Chomsky ne semble pas avoir pris garde, c'est que « the Spanish physician Juan Huarte » auquel il se réfère pour ce rapprochement entre le génie et la puissance génératrice (LM, p. 9) — Huarte de San Juan, dans son *Examen de ingenios* (1575) — établissait une continuité entre le génie et les accès de folie, affirmant qu'il se rencontre difficilement « hombre de muy subido ingenio que no pique algo en mania, que es una destemplanza caliente y seca del cerebro » — homme de génie très élevé qui n'ait un accès de manie, qui est une altération chaude et sèche du cerveau. (Je prend cette citation dans Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*, edición, introd. y notas de Martin de Riquer, editorial Planeta, Barcelona, 1975, p. 33). Cette valeur, impliquant un déséquilibre, donnait une part de sa valeur au titre du *Don Quichote*, *El ingenioso hidalgo* . . . La référence n'est donc pas très prudente, par les problèmes qu'elle suggère, du lien entre génie et folie.

plonge profondément dans leur structure interne » (note 47/48 dans l'éd. amér.; c'est moi qui souligne). La phrase est traduite deux fois, en français, et dans une systématique lexicale qui mime les termes de Chomsky, donnant une allure moderne, scientifique au texte allemand qui cite l'édition américaine : « Dass alle Sprachen in Absicht der Grammatik sich sehr ähnlich sehen, wenn man sie nicht oberflächlich, sondern tief in ihrem Innern untersucht, ist unläugbar » — *untersuchen* est sur-traduit, *plonge* et *structure* ajoutés, mais *Absicht*, « intention, dessein » est neutralisé, modernisé par « plan ». Il y aura peut-être lieu d'enlever ce filtre, pour restituer par exemple cette phrase à sa difficulté qui est autre : « Il est indéniable que toutes les langues, dans le dessein grammatical, se ressemblent beaucoup, quand on ne les examine pas superficiellement, mais profondément dans leur intériorité ».

Humboldt est présenté dans une relation contradictoire avec les modernes. Son effort « pour mettre en lumière la forme organique du langage [...] n'a eu que peu d'échos dans la linguistique moderne, avec toutefois une exception notable » (p.26), — les structuralistes. Les structuralistes, exception par rapport aux modernes : jusque-là, les textes de Chomsky identifiaient *modernes* et *structuralistes*. La notion de système serait « d'un point de vue conceptuel au moins, une bouture [outgrowth] directe de la recherche de la forme organique, dans la linguistique humboldtienne » (*ibid.*). Qu'est-ce qu'un point de vue conceptuel *au moins* ? Quel est son lien avec l'historicité des textes ? D'autre part le terme de *système* est propre à Saussure, qui n'emploie pas le mot *structure*. Il y aurait alors plutôt un rapport « conceptuel » entre Humboldt et Saussure. Mais Chomsky identifie Saussure et les structuralistes, au point de vider Saussure de sa propre terminologie. Cette identification paraît de plus en plus intenable. Les paradigmes de filiation et d'antagonisme sont brouillés.

Moderne signifie rétrécissement des idées de Humboldt : « La linguistique moderne, en restreignant de façon presque exclusive son attention aux inventaires d'éléments et aux "agencements" fixes, offre une vision de la forme organique qui est bien plus étroite que la conception humboldtienne »

(*ibid.*). Une fois de plus, la dialectique ternaire : un dépassement, que réalise « le structuralisme moderne » (avec une citation de Troubetzkoy) — « Mais, à l'intérieur de ce cadre plus étroit, on a développé la notion "d'inter-relation organique" et on l'a appliquée au matériau linguistique d'une façon qui va bien plus loin que tout ce qui avait été suggéré par Humboldt » (*ibid.*).

Moderne est opposé à l'« ordre naturel », sur le plan de l'acquisition du langage. Le plan de l'apprentissage est identifié à celui de la nature. Selon « la plupart des études modernes sur le langage et le comportement verbal » [verbal behavior], chaque langue renfermerait « un ensemble arbitraire d'« agencements » [patterns] appris à force de répétitions (et de « généralisations »), un ensemble d'« habitudes verbales »... » (p. 29). Les termes employés désignent la linguistique américaine distributionnelle, dans son rapport au behaviorisme. Mais quel sens *technique* à « arbitraire », dans ce rejet du distributionnalisme, qui semble l'emporter avec lui, au bénéfice de l'« ordre naturel » ? En recourant à l'« identification virtuelle des procès linguistiques et mentaux » (qui « motive la vérification cartésienne de l'existence d'autres esprits »), Chomsky en cherche les échos jusque chez Proud'hon (excellent linguiste, comme Marx l'avait remarqué) et J. Stuart Mill (note 58/59 amér.). D'où l'indice de péjoration qui barre à son tour Jespersen, pour la « désapprobation caractéristique des modernes ». Chomsky est donc du *bon* côté en se mettant dans la lignée de « Frege, de Russell, et du jeune Wittgenstein », selon laquelle « le langage (dans sa structure la plus profonde) reflète la pensée [mirrors thought] ». Miroir du parallélisme logico-grammatical, et de la motivation naturelle : la théologie du langage. Miroir d'un absurde en abîme, condamnation réversible, sans arbitrage. Pour la linguistique qui identifie le « langage réel » à sa forme de surface, l'effort de Port-Royal « pour découvrir et caractériser la structure profonde, et étudier les règles transformationnelles qui la lient à sa forme de surface, a quelque chose d'absurde » (p. 51). Mais pour que cette proposition soit vraie, il faudrait prouver que la théorie du verbe substantif et adjectif chez Port-Royal, par exemple, est la *nature* du langage, et pas une grille

interprétative qui se substitue à cette nature, invisible car elle s'est donnée pour transparente. Quant à la linguistique behavioriste, c'est elle qui semble à Chomsky « relever de la pure mythologie » (note 92/94 amér.), et ses partisans, dénués « de tout esprit critique ». L'école descriptive américaine est condamnée (note 103/105 amér.) parce qu'elle est « purement descriptive » (p. 57). Ce qui est une tautologie plus qu'un argument.

Humboldt, Saussure apparaissent comme les termes variables de relations *bougées*, fonction d'une même stratégie : établir deux lignées, les opposer l'une à l'autre, dans une lutte qui vise essentiellement le descriptivisme américain des années quarante. Le paradoxe est que la mythisation de la théorie du langage rejette dialectiquement Chomsky dans une tradition américaine, alors qu'en apparence il court à une tradition européenne, à une « linguistique cartésienne ». Son américanisme tient à sa méconnaissance de Saussure, et à sa filiation mentaliste.

Saussure, Humboldt en Amérique

La méconnaissance de Saussure est une tradition inséparable de sa « gloire ». Aujourd'hui la position prise à son sujet par Chomsky et l'expansion générativiste l'excluent pratiquement de l'enseignement aux Etats-Unis, où il n'a été traduit qu'en 1959. Mais toute la tradition de Peirce et de Ch. Morris, d'une part, de Bloomfield et de Harris d'autre part, fait écran à l'historicisation systématique qui me semble son œuvre. La psychologie expérimentale et les expériences tentées sur les singes font l'introduction à la linguistique, et non Saussure. L'enseignement applique ainsi l'anthropologisme métaphysique et biologiste de Chomsky. D'où le parti anti-épistémologique de la générative²⁷. Donnant

²⁷ Il y a quelques difficultés de ce côté — comme l'insistance sur le caractère *empirique* des hypothèses (par exemple *L.M.*, p. 87) et le rapport, à l'intérieur de la théorie, entre l'empirisme de fait (le bricolage dans l'analyse et la fabrication des exemples, le passage de la théorie standard à la théorie standard étendue, le rapport à la sémantique) et l'anti-empirisme référé aux théories *empiristes* du XVIII^e siècle sur l'acquisition du langage.

sa place stratégique à la valeur (au rapport arbitraire-valeur-système) la théorie du langage chez Saussure *permet*, même si elle ne l'a pas élaborée elle-même, et ne pouvait pas le faire, bloquée par sa coupure entre *langue* et *parole*, une poétique.

L'histoire américaine du rejet de Saussure pourrait commencer au compte rendu du *Cours de linguistique générale* en 1916 par Jespersen²⁸. Outre qu'il ramène à ses propres travaux entre autres la distinction synchronie/diachronie, Jespersen est frappé de voir cette oeuvre « consacrée aux problèmes qui se posaient il y a trente ou quarante ans », un livre « vieilli par bien des côtés » parce qu'il critique certains points de vue de la fin du siècle : « N'est-il pas possible de pousser plus loin, de pénétrer plus profondément dans la connaissance de l'essence même de la langue ? » Il termine en énumérant les lacunes de Saussure : « En premier lieu, je place la conception énergétique de la langue avec l'appréciation qui en dérive. . . » Écho humboldtien. La question du « correct » — « à peine effleurée par Saussure ». Il confond le conventionnalisme et l'arbitraire : « Puis je ne pense pas que le dernier mot ait été dit sur les rapports entre le son et le sens avec l'affirmation faite par Madvig et Whitney de leur caractère conventionnel, à laquelle Saussure donne son adhésion, en exagérant considérablement le rôle de l'arbitraire dans la langue et en sous-estimant celui du symbolisme (des onomatopées) ». Ensuite, la « mentalité du peuple », la « langue individuelle » énumèrent le programme de ce que sera la linguistique de Jespersen. Saussure est renvoyé au XIX^e siècle et à son mémoire de 1878 : nécrologie d'un philologue. Aucune idée que ce livre a plus d'avenir que de passé. En 1925, Jespersen concède que Saussure « a saisi une vérité », à propos des formations analogiques, mais il l'a « sans aucun doute menée à des extrêmes et il vaudra mieux pour nous de ramener les choses à leur vraie relation »²⁹. Dans la distinction entre langue et parole, il ne peut voir « qu'une sorte de transformation de la théorie d'un "esprit populaire" ou "esprit collectif" ou "esprit grégaire", opposé à

²⁸ Dans Otto Jespersen, *Linguistica*, Selected Papers, Copenhagen-London, 1933.

²⁹ Jespersen, *Mankind, Nation & Individual from a linguistic point of view*, Indiana Univ. Press.

cet exalté au-dessus de l'esprit individuel, théorie qu'on trouve chez divers chercheurs allemands et que Herman Paul parmi d'autres a justement combattue » (p. 14). Il s'agit de Steinthal, et de Wundt — que critique explicitement Saussure. Jespersen banalise et travestit Saussure en le ramenant, comme plus tard Chomsky, à Whitney : « La vérité est au contraire dans la remarque de Saussure que le langage est la somme des images de mots [word-pictures] qui sont emmagasinées [stored] dans l'âme des individus ». Il est difficile de trouver rassemblées autant de propositions contraires à l'enseignement de Saussure.

Bloomfield, au contraire, dans son compte rendu à la seconde édition du *Cours*, en 1924³⁰, admire et reconnaît la « systématisation », mais convainc sa « psychologie » et sa « phonétique » de nullité. Il retient le cadre de la diachronie/synchronie pour une « linguistique descriptive », la sienne. Mais conclut que Saussure « nous a donné la base théorique pour une science de la parole humaine [human speech] ». Le seul article critique important semble, à ma reconnaissance, celui de Rulon S. Wells en 1947, « De Saussure's system of linguistics ». Il est caractéristique de la réception de Saussure en Amérique que Martin Joos, en le présentant, en 1957, compare la position de Saussure à celle d'Ibsen : « On ne parle de lui que de temps à autre, et alors d'une manière rituelle »³¹. Comme pour Humboldt. Contre l'idée établie que les linguistes américains ne connaissent pas Saussure, sa réfutation est une demi-confirmation : « Au moins la moitié de ces auteurs avaient lu le *Cours*. Les autres le tenaient de seconde main : dans une atmosphère si saturée de ces idées, il était impossible d'y échapper. La différence est difficile à détecter, et il n'est en général pas sûr d'accuser un linguiste contemporain de ne pas avoir lu le *Cours*, comme il m'est arrivé ». Joos retient de Saussure deux notions : l'opposition langue/parole, et le « principe clé de la structure de la langue : qu'elle consiste fondamentalement en contrastes, par rapport auxquels les constituants sont

³⁰ Repris dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21-1964, p. 133-135.

³¹ Martin Joos, *Readings in Linguistics* I, The Development of Descriptive Linguistics in America 1925-56; Univ. of Chicago Press, 1957, p. 18. Contre l'ordre chronologique, l'article de Wells sur Saussure ouvre le recueil.

secondaires ». On peut constater par là l'extrême appauvrissement d'une tradition qui, même quand elle n'est pas coupée des textes, est devenue le terrain vague du structuralisme, prêtant aux imputations confuses, où s'exerce et est reçue la critique de Saussure par Chomsky.

On peut se demander si la réception de Humboldt est meilleure, passant par la traduction de l'œuvre de 1836 : *Linguistic Variability and Intellectual Development* (translated by G. C. Buck and F. A. Raven, Univ. of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1971). Le titre américain modernise et positivise l'original *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Sur la différenciation de la construction du langage dans l'humanité et son influence sur le développement spirituel du genre humain. Traduction qui s'annonce faite sur l'édition « originale » sans rien dire des problèmes que pose cette posthume pour le texte lui-même (voir Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, trad. et introd. par Pierre Caussat, éd. du Seuil, 1974, p. 26). En fait, la traduction a choisi l'édition à laquelle s'était référé Chomsky (reproduction fac-similé de celle de 1836, faite en 1935 et en 1960). Traducteurs et éditeur ont « essayé de clarifier ». À part des notes, ils ont opéré une « légère réorganisation » de l'édition, « mais rien n'a été omis » (p. VII), bien que « très peu de corrections » soient quand même proposées (p. IX). On constate cependant que tout le premier chapitre est omis, ce dont rien ne prévient. P. Caussat aussi le supprime, mais il s'en justifie. L'édition américaine commence au chapitre deux, dont elle saute également la première phrase sans préavis. En prenant cet exemple un peu en détail, on peut saisir que, dès les premières lignes, fourmillent les distorsions, omissions, condensés, déplacements, doubles traductions, non-concordances à quoi s'ajoute, pour naturaliser, une chomskisation qui brouille d'autant plus le texte qu'elle est faite pour en faciliter la lecture. Contraction de texte et adaptation, plus que traduction, c'est un témoignage de l'ère chomskienne, plus qu'un accès à Humboldt. Humboldt, autrement que Saussure, mais plus subtilement, est escamoté.

Quelques exemples : *Völker*, peuples = races, ligne 1 de l'éd. américaine; peoples, 1.15. des *Menschengeschlechts*,

du genre humain = human beings. *stehen aber auch in Verbindung und unter Abhängigkeit einer dritten, höheren Erscheinung*, mais ils sont aussi en liaison avec et sous la dépendance d'un troisième phénomène supérieur = but both of these result primarily. *der Erzeugung menschlicher Geisteskraft*, la production de la puissance spirituelle de l'humanité = from the productivity of human intellectual power + it is in the creation of human intellectual power. *in immer neuer und oft gesteigerter Gestaltung*, dans une organisation toujours plus neuve et souvent plus haute = in all its forms. *des inneren Daseyns*, de l'existence intérieure = of the intellectual life. *Gestaltung* = forms, 1.4; pattern, 1.17 (texte allemand, éd. Cotta, III, p. 383; Acad. de Prusse, VII, p. 14). Il est vrai que toute traduction déplace nécessairement. On pourrait montrer que la traduction française, elle, phénoménologise peut-être, ajoute parfois du vague (*Erzeugung* = dynamisme) et des métaphores sur la rigueur de Humboldt. Il est vrai qu'on phénoménologise aussi Marx, en ce moment.

Toute référence historique, toute analogie mise à part, — elles étaient là pour illustrer, étayer une position déjà avancée mais qui progresse en se soutenant sur les appuis qu'elle rejette, pour proclamer ensemble qu'elle est « ré-émergence » et création —, la grammaire générative confond théorie du langage et nature du langage à son bénéfice. Elle maintient l'un par l'autre le mentalisme et l'instrumentalisme, la métaphysique du signe, la « distinction fondamentale entre le corps et l'esprit » (*Cart. Ling.*, p. 32). Ce dualisme fait la construction même du rapport, chez Chomsky, entre la théorie du langage et la théorie politique.

Pas de polémique

*Topics in the Theory of Generative Grammar*³² commence, à l'inverse de *Cartesian Linguistics*, par reconnaître, à regret, la présence inévitable de la polémique : « beaucoup de points que j'avais espéré considérer comme admis sont largement regardés comme prêtant à controverse » (p. 7). L'auteur y discerne une incompréhension sur des questions qui

³² Mouton, 1966. Conférences de 1964.

touchent à la « nature du langage » et qui sont l'objet d'une « controverse légitime et d'une discussion rationnelle », et une autre qu'il attribue à des intérêts personnels. Le texte est jalonné de formules qui attestent l'objectivité, qui appellent l'acceptation : « jusqu'ici j'ai dit peu de choses qui prêtent quoi que ce soit à controverse » (p. 17), « La première de ces assertions est bien établie (voir plus bas) et serait probablement largement acceptée. La seconde est beaucoup trop évidente pour demander une défense élaborée » (p. 18), — cette dernière est que « les structures profondes doivent en général être distinctes des structures de surface ». Plus loin : « Ce point devrait être évident sans plus de discussion » (p. 19), « Une fois de plus, il est important de reconnaître qu'il n'y a rien qui prête à controverse dans ce qui vient d'être dit » (p. 22), « J'espère que ces remarques seront suffisantes pour montrer la complète inanité [pointlessness] d'une grande partie de la discussion » (p. 23). D'une part, le recours à l'*évidence* (est-ce par souci cartésien ?), de l'autre, un rejet de la critique comme incompréhension, sans discussion (note 4, p. 9). Le livre est pourtant en grande partie une réponse aux objections. Rien ne peut être *neutre* dans la théorie linguistique : « Introduisons alors la notion technique neutre de "description syntaxique". . . » (p. 13). Mais décrire demande déjà une théorie ou interprétation. Qui soutiendrait que la description précède l'interprétation ? Il y a un jeu logique : *neutre* (de même, mais autrement que *technique*) fait passer pour science objective ce qui est une théorie ou hypothèse explicative. Ce que reconnaît plus ou moins la note 7, p. 85. Neutralité impossible que confirme l'affirmation fréquente, qui termine le livre : « Néanmoins, il va sans dire que toute théorie de la grammaire qui peut être formulée aujourd'hui doit être fortement expérimentale [highly tentative]. Beaucoup de questions restent totalement ouvertes, d'autres en partie. . . » (p. 92).

Dans *Topics*, la rhétorique du débat traite l'appartenance de Humboldt, de la grammaire générale et de la grammaire générative à une même continuité comme un acquis *naturel*. C'est la valeur chomskienne de *tradition*. La revendication du traditionnel fait avant-garde : « grammaire traditionnelle » (p. 11), « linguistique traditionnelle » (p. 12), « questions traditionnelles » (p. 13) et « réponses traditionnelles » (p. 9).

La formalisation analytique à la fois garde et « transcende » (p. 11) la tradition. La tradition spécifie le mentalisme revendiqué par la grammaire générative. Celle-ci se dit mentaliste « (au sens traditionnel, non bloomfieldien, du mot — c'est-à-dire qu'elle est un essai pour construire une théorie des processus mentaux) et elle peut, de plus, être très exactement décrite comme un essai pour développer plus avant la notion humboldtienne de "forme de langage"... (note 4, p. 9). Mais la page 91 glose autrement le terme *mentaliste*. Cette forme de langage est doublement naturalisée : « ce que nous pouvons appeler, en termes traditionnels, la *forme de langage* générale qui sous-tend [the general form of language that underlies] chaque réalisation particulière, chaque langue particulière ». La métonymie l'associe à gauche à Port-Royal, par « general » et à droite à la grammaire générative par « underlies », qui fait aussi métaphore. Le discours *réalise* le double lien historique comme un énoncé naturel. La grammaire générative se présupposant justement la théorie d'une nature, motive par implication interne les emplois de *naturel* : « A phrase structure grammar is, in fact, a very natural device for assigning a system of grammatical relations and functions to a generated string » (p. 57), et « La théorie de la compétence est mentaliste, naturellement, en ceci qu'elle ne peut au stade actuel des connaissances tirer aucune preuve ni de faire de contribution directe à l'étude des mécanismes qui peuvent réaliser les structures mentales formant le sujet de cette théorie, ou qui accomplissent les processus mentaux qu'elle étudie » (p. 91).

Le signal et l'esprit

Language and Mind appuie sur certains traits, déplace les références. La situation de la grammaire générative se modifie. Peirce est de plus en plus cité (p. 90, 91, 92, 93, 95, 171). Apparition aussi massive que celle de Humboldt dans *Current Issues*. En même temps, puisqu'il se réfère à une « théorie de l'action humaine » (p. 73), ce qu'est le pragmatisme de Peirce, Chomsky renforce une contradiction entre sa critique de la science du comportement et son inclusion de la linguistique dans la psychologie, inclusion dans les problèmes d'apprentissage, retour (polémique) au comportement.

L'étude de la structure du langage est définie un « chapitre de la psychologie humaine » (p. 66), « simplement une partie de la psychologie humaine » (p. 103). La grammaire générative est, en ce sens, orientée à juste titre, contre certaines exploitations politiques de la psychologie du comportement : « Si ceci est correct, il n'y a pas d'espoir dans l'étude du "contrôle" du comportement humain par des conditions de stimulus, des programmes de renforcement, l'établissement de structures d'habitude, de modèles de comportement, etc. » (p. 114). Mais ce rapport à la psychologie ramène le behaviorisme, que Chomsky a cru chasser, ce que montre l'emploi qu'il fait de la notion de *signal*, confondue avec celle de *signe*. Le signe disparaît au profit du signal. Le signal est une notion pour comportement. Déjà dans *Topics* (p. 12) une grammaire générative est définie « un système de règles qui relie des signaux (*signals*) aux interprétations sémantiques de ces signaux », et dans *Cartesian Linguistics*, p. 70. Cet emploi est massif dans *Language and Mind* : « quand le signal est produit avec sa structure de surface » (p. 16 et 18); *signal* renvoie à une phrase (sentence), p. 17, 20 et 28; il est question des « propriétés formelles qui sont explicites dans le signal », (p. 19). La phrase prononcée, la performance, est un « signal physique » (p. 150, n. 30). Le terme est en rapport de contexte avec « répertoire de comportement » (p. 70). À côté du nom *signal*, il y a le verbe : « une dimension linguistique qui signale un point correspondant. . . » (p. 70), « L'oiseau signale son intention. . . » (p. 69). La systématité du contexte réduit explicitement *signe* à *signal*. Ce que confirme le dernier exemple, qui met sur le même plan le signal de l'oiseau et les signes du langage humain. Il confirme la valeur psychologique du terme *signal*, et élimine l'hypothèse d'une particularité du métalangage sans portée épistémologique.

Le déplacement des problèmes de structure du langage vers ceux de l'acquisition fait la raison, sinon la justification, de ce passage du signe linguistique au signal psychologique. Il montre l'assujettissement (la régression) épistémologique qui résulte de cette perte d'autonomie. Le *signal* s'accompagne d'une pragmatization caractéristique de Peirce : la grammaire, devenant une métagrammaire, passe de la *compétence* à la *connaissance* et d'une question comme celle-ci : « La théorie de la grammaire s'occupe de la

question : Qu'est-ce que la nature de la connaissance [knowledge] de la langue par une personne, la connaissance qui le rend capable d'utiliser la langue de la manière créatrice normale ? » (p. 103) à la proposition suivante : « Comme le langage n'a pas d'existence objective à part de sa représentation mentale, nous n'avons pas besoin de distinguer entre "système de croyances" et "connaissance" dans ce cas » (p. 169, n. 3). Or il s'agit de « la connaissance de la langue qui a été intériorisée en quelque manière par l'utilisateur de la langue ». Cette *connaissance*, cette *capacité* sont inhérentes à la définition du langage, sont le langage lui-même. Le « système de croyances », lui, est du ressort d'une étude de l'idéologie. Il est culturel, même s'il est en rapport avec la langue. La connaissance, supposant une connaissance de la connaissance, rencontre deux inconnues spécifiques : celle de la langue³³, celle de l'idéologie, outre l'inconscient. Comme le locuteur-auditeur de la grammaire générative est « idéal », la théorie qui n'est donc pas simplement une partie de la psychologie mais une « branche de la psychologie de la connaissance » (cognitive psychology — p. 1), ne semble guère équipée pour s'étendre à autant de disciplines sinon dans l'abstrait.

Cette extension est incluse dans ses prémisses. *Language and Mind* étudie les « contributions linguistiques à l'étude de l'esprit »³⁴. La question première du livre est : « Quelle contribution peut faire l'étude du langage à notre compréhension de la nature humaine ? » Question comme en posaient les académies au XVIII^e siècle. Elle implique une pensée

³³ Bloomfield écrivait, dans son compte rendu du *Cours* de Saussure : « Nous ne savons pas, par exemple, dans quelle direction nous, de notre temps, nous changeons la langue anglaise ».

³⁴ La traduction française par *Le langage et la pensée* (chez Payot), — plutôt que *Le langage et l'esprit* ou *Langage et Esprit* —, rationalise l'énoncé, mais au sens du positivisme du XIX^e siècle. Qu'on pense à la situation des deux revues françaises, *Esprit* et *La pensée*, qui illustrent aussi à merveille le rôle catégoriseur de l'article défini. Traduire *la pensée* substitue la rationalité scientifique au tout autre rationalisme de l'auteur, et joue ainsi un rôle de masque, sur son spiritualisme, brouille sa cohérence pragmatique, qui le rendrait moins exportable, justement en français : *esprit* ferait un *bruit* dans la communication scientifique, pour laquelle passe la grammaire générative, et qu'elle est aussi.

générique, celle de Rousseau, et encore de Feuerbach. D'où la place exemplaire de Rousseau, fondant « sa critique d'institutions sociales répressives sur une conception de la liberté humaine qui dérive de postulats strictement cartésiens. . . » (p. 77). Tout le politique, au XVIII^{ème} siècle, semble bâti, pour Chomsky, sur l'opposition cartésienne entre l'homme et l'animal-machine, et devoir y rester. « Nature humaine » et « essence » du langage humain (p. 88). Humboldt, associé à Rousseau, entre dans le paradigme du politique. Mais l'énoncé de Chomsky le nomme de plus en plus par l'adjectif dérivé du nom — comme « l'idée humboldtienne », « le sens humboldtien » (p. 71) : sous sa forme adjectivale, Humboldt est davantage intégré, il est une des qualifications, accidentelles, de la grammaire générale, universelle, qui *dit* et qui *est* l'essence du langage humain.

Nature et *essence* ne commencent pratiquement qu'au XVII^{ème} siècle pour Chomsky : « Notre attention se rencontre tout naturellement sur le dix-septième siècle, le "siècle du génie", où les fondations de la science moderne ont été fermement établies . . . » (p. 5). Il parle de « la tradition de la grammaire philosophique qui a été florissante du XVII^{ème} siècle au romantisme » *L.M.*, (p. 22). Pourquoi couper le XVII^{ème} siècle de toute la grammaire générale du Moyen Âge, dont elle est un aboutissement ? *L'essence n'a pas d'histoire*. Port-Royal, Humboldt, Chomsky peuvent, « d'un point de vue conceptuel au moins » tenir dans une seule continuité, qui ne serait sans doute plus possible avec le Moyen Âge. La grammaire des modes de signifier est pourant aussi aristotélicienne que Port-Royal. Ses implications théologiques sont peut-être plus visibles. La redécouverte de la grammaire ancienne et médiévale n'entre sans doute pas dans la synchronie conceptuelle de la grammaire générative.

Cette nature, cette essence, ce langage « miroir de l'esprit » font l'anti-anthropologisme de Chomsky, — le combat contre la « linguistique anthropologique » (*L.M.*, p. 158), la « tradition de Boas », la « linguistique américaine » (p. 77, note 12). Saussure est pris dans cette stratégie anti-anthropologique, bien qu'il n'ait presque rien de commun avec elle. La « linguistique descriptive et structurale moderne » n'atteint que les structures superficielles, — terme

qui joue à la fois de sa valeur technique et péjorative : les trouvailles de la linguistique anthropologique « se sont restreintes presque complètement à des aspects assez superficiels de la structure de la langue » (p. 77). Faut-il y mettre la description systématique des langues amérindiennes par Boas et ses disciples ? Au grief du superficiel s'ajoute celui de privilégier exclusivement les techniques de segmentation et de classification, c'est-à-dire surtout Harris, non nommé ici. Cette « restriction » (p. 19) n'a pu passer pour un « grand progrès » que « je crois tout à fait par erreur ». Ce que Chomsky retient du « grand linguiste suisse » (p. 19) le vide précisément de sa grandeur, et constitue, dans un discours apparemment didactique et informatif, la stratégie réductrice ce qui va peu à peu le rejeter au passé, comme Jespersen, et le dérober à lui-même. Saussure a « posé la base de la linguistique structurale moderne » — mais Chomsky ne mentionne que les méthodes de segmentation et de classification, où il considère qu'il ne reste pas de place pour l'analyse en structures profondes. Rien sur les concepts fondamentaux et corrélés d'arbitraire, de valeur, de système. Par le même mouvement qui reconnaît en Saussure un structuralisme à dépasser, la grammaire générative, avec son « locuteur-auditeur idéal », se présente comme l'accomplissement de la proposition apocryphe du *Cours*, la dernière phrase : « *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* ». La générative suit le pseudo-Saussure, en même temps qu'elle le critique.

En second lieu, Chomsky relève chez Saussure que les « processus de formation des phrases n'appartiennent pas du tout au système de la langue » (*L.M.*, p. 19), mécanismes « libres de toute contrainte imposée par la structure linguistique comme telle ». L'opposition de la *langue* à la *parole*, celle-ci « hors de la linguistique proprement dite », fait de la parole « un processus de création libre, contrainte par aucune règle linguistique sinon dans la mesure où de telles règles gouvernent les formes des mots et les agencements de sons. La syntaxe, dans cette vue, est une affaire plutôt sans importance. Et, en fait, il y a peu de travail en syntaxe dans toute la période de la linguistique structurale » (p. 20). Il me semble qu'il y a ici, d'abord, une interprétation forcée de ce

que Saussure désigne par langue et parole. La parole est l'initiative, l'exécution individuelle, — un acte d'énonciation. En tant qu'acte, elle est une situation de discours imprédictable. Elle ne désigne pas un énoncé linguistique. Une phrase « appartient à la parole », « relève de la parole » (*Cours*, p. 172), elle n'est pas « la parole ». Celle-ci « utilise le code de la langue » (*Cours*, p. 31). Il est donc spécieux de parler de « création libre » au sens de Chomsky, dont l'argumentation, de plus, porte sur la structure de l'énoncé, non sur l'acte d'énonciation. Pour la structure de l'énoncé, Saussure ne parle pas de « création libre » puisque la parole « utilise le code de la langue », qui inclut la syntaxe, et pas seulement une morphologie et une phonétique. La *parole* pourrait représenter une des implications de la créativité dans son premier sens, l'utilisation infinie de moyens finis, chez Chomsky. Le paradoxe est que celui qui a tant traité de la créativité dans le langage, tant contribué à répandre la notion, devenue à la mode, n'étudie, en structuraliste, que des phrases — des énoncés. Saussure, bien qu'il n'en ait pas fait la théorie, permet, par une critique de la parole, d'élaborer les notions d'énonciation et de discours, ce que ne permet pas la générative.

Saussure a fait une métalinguistique, une épistémologie de la linguistique, autant et plus qu'une linguistique. Par là, il cherchait à dépasser et reprendre les catégories traditionnelles de lexique et de syntaxe. Il n'a pas fait de syntaxe, pas parce qu'il a négligé la syntaxe, mais parce qu'il conceptualisait une systématité du paradigmatique et du syntagmatique qui réalisait un autre découpage que celui de la taxinomie usuelle. Chomsky remarque, à juste titre, l'absence (relative) de la syntaxe dans « la période de la linguistique structurale ». L'école phonologique de Prague, Hjelmslev, les américains, de Bloomfield à Harris : on ne peut pas attribuer les structuralismes à Saussure, ni l'y confondre en reconnaissant la carence de la syntaxe. Inversement, partie de l'insuffisance des théories de la syntaxe, sur laquelle butait la traduction automatique, la grammaire générative retrouve à son tour la taxinomie que voulait dépasser Saussure (et qu'elle a maintenue telle qu'elle) dans ses difficultés avec la sémantique.

En troisième lieu, Chomsky, comme il a déjà fait auparavant, lie Saussure à Whitney. Il le met ainsi, par rétorsion, dans l'erreur, puisque, selon Whitney, la théorie humboldtienne « était fondamentalement dans l'erreur » (*L.M.*, p. 20) : écho inversé lui-même du « je crois tout à fait par erreur » qui portait sur ce « grand progrès » saussurien. Whitney, « qui a évidemment beaucoup influencé Saussure », vient des allusions explicites du *Cours* lui-même, mais sans en retenir le moment où Saussure laisse Whitney derrière lui (« il n'est pas allé jusqu'au bout » — *Cours*, p. 110) et distingue le conventionnalisme, où demeure Whitney, et l'arbitraire. Whitney est retenu pour sa définition de la langue comme une « somme de mots et d'expressions », d'où il sort que la tâche du linguiste, alors, est de faire la liste de ces formes linguistiques et d'étudier leurs histoires individuelles ». On reconnaît la langue répertoire, la philologie du XIX^{ème} siècle. Ce schéma n'a jamais convenu à Saussure, pas même dans le *Mémoire* de 1878. La conclusion de l'argument est : « La conception appauvrie et tout à fait insuffisante du langage exprimée par Whitney et Saussure et de nombreux autres s'avéra entièrement appropriée à l'état courant de la recherche linguistique » (p. 20). La continuité, en partie réelle, de Whitney à Saussure, a une portée rétroactive : sur les « remarquables succès des études comparatives indo-européennes ». Whitney y est tout entier, plutôt vers la fin que vers les créateurs. Et Saussure par son *Mémoire*. Mais sa position épistémologique radicale (et double : le cours, les anagrammes) en ont fait un clandestin, qui n'a pas fini de retourner sa propre histoire. Chomsky le tourne uniquement vers le passé, et un passé antérieur à Saussure lui-même. Ce qu'il en retient le définit. Comme Jespersen, comme Hjelmslev.

Critiquant dans Saussure tout sauf Saussure (le descriptivisme, l'absence de syntaxe structuraliste, le répertoire), toutes critiques pertinentes en elles-mêmes, mais dirigées vers d'autres que Saussure, n'y trouvant plus rien d'autre, Chomsky ajoute un quatrième moment à sa lecture et, par un lapsus épistémologique, lui retire l'invention même de ces techniques que d'abord il lui attribuait. Parlant de la linguistique structurale, il voit sa « contribution majeure » dans la tentative « de construire des "procédures de découverte", ces

techniques de segmentation et de classification auxquelles Saussure se référait [to which Saussure referred] » (*L.M.*, p. 22). Sauf erreur, ce n'est donc plus lui qui a *émis* « la vue que les seules méthodes convenables d'analyse linguistique sont la segmentation et la classification » (p. 19). Puisqu'il s'y *référait*. C'est le structuralisme, où il est fondu, et qui, dans cette phrase, le précède. Mais, de toute manière, « cette tentative a été un échec — je crois que c'est maintenant généralement compris ».

La politique générative

Dans *Problems of Knowledge and Freedom*³⁵, livre construit rhétoriquement sur la double proposition de Marx (interpréter le monde, changer le monde), le rapport, par l'allusion ou le raccourci, apparaît plus étroit entre les « convictions philosophiques et politiques », tout en s'interrogeant, à propos de Russell, sur leur lien. Ce lien est présupposé, il va de la « connaissance de la langue » (*Problems*, p. 31) aux « systèmes de croyance » (*ibid.*, p. 9) et à la « connaissance humaine » en général, dont le langage n'est qu'un « système particulier » (p. 21)³⁶, — et quel que soit le sens qu'on donne, apparemment, à *connaissance* et à *croyance*, que ni Russell ni Chomsky ne se soucient de préciser. La « nature humaine », aidée par Peirce, possède une « adaptation naturelle à imaginer des théories correctes » (cité p. 49). La créativité établit le lien entre le langage et le politique. La créativité dans le travail associe l'essai sur *Les limites de l'action de l'État* aux « mots du jeune Marx », à Kropotkine (p. 54-56) et aux « défenseurs plus récents des idées libertaires concernant la nature de l'homme et l'organisation sociale qui pourraient procurer le sol et la liberté à une croissance libre et saine. . . » (p. 56). Idées liées à la « libération de l'impulsion créatrice » (p. 60). Comme Humboldt l'était plus tôt, Bertrand Russell est le support d'une paraphrase qui porte doublement sur le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation.

³⁵ Vintage Books, N.Y., 1971.

³⁶ Proposition dangereuse, qui rejoindrait, il me semble, mettant le langage dans l'idéologie, l'aventure de Marr en URSS.

L'homologie achevée entre la nature du langage et la grammaire générative mène le langage au vivant et, relevant, l'organicisme, la linguistique à la biologie, dans *Reflections on Language*³⁷. L'« hypothèse de l'innéité » est reformulée ainsi : « La théorie linguistique, la théorie de UG [Universal Grammar], construite de la manière qu'on vient d'indiquer, est une propriété innée de l'esprit humain. En principe, nous devrions pouvoir en rendre compte en termes de biologie humaine » (*Reflections*, p. 34). Le scientisme a ici totalement identifié le langage-objet et la théorie qui l'étudie : ce n'est plus le langage qui a son siège dans le cerveau, c'est la grammaire générative. Plus la théorie du langage s'approche des sciences naturelles, plus les références de Chomsky, en s'étendant (cette fois à Kant, *ibid.*, p. 131-156), lient la philosophie classique allemande et la « théorie sociale libertaire » (*ibid.*, p. 134), Bakounine, en passant par le « libéralisme précapitaliste » (p. 131) de Humboldt. La grammaire universelle n'en continue pas moins le langage aristotélien de l'accident et de l'essence (p. 29), l'essence du langage humain identifiée à la langue anglaise : « Cette discussion a été restreinte à l'anglais, limitation sérieuse. Néanmoins, je n'ai pas hésité à suggérer que les principes qui paraissent avoir un pouvoir explicatif pour l'anglais sont des principes de grammaire universelle. Sur l'hypothèse que la faculté de langage est une possession humaine commune, la conclusion est plausible (bien que, évidemment, non-démonstrable) [non démonstrative] » (p. 118). L'optimisme annonce, par des « racines plus profondes dans les efforts rationalistes » (p. 134), un « regard plus profond » (p. 132) — homologues rhétoriques des structures profondes — une « nouvelle civilisation scientifique » (p. 134). L'aspect créateur de l'utilisation du langage « reste autant un mystère pour nous que pour les Cartésiens... » (p. 138). Il est remarquable que Chomsky oriente l'étude du langage vers les sciences de la nature, non vers les sciences « humaines ».

Il y a à chercher une épistémologie spécifique de l'étude du langage, non seulement dans les langues, mais dans les activités du langage. L'histoire est absente chez Chomsky.

³⁷ Pantheon Books, N.Y., 1975.

L'universalisme de la nature humaine se montre lié à une idéologie optimiste de la science et à une idéologie politique qui oscille entre un « libéralisme précapitaliste » et un socialisme libertaire. Chomsky admet que l'empirisme anglais du XVIII^{ème} siècle a eu un rôle d'« opposition à l'obscurantisme religieux et à l'idéologie réactionnaire » (*Reflections*, p. 128). Il lui assigne une fin avec le capitalisme industriel et « l'idéologie raciste » (p. 130). Mais peut-être l'universalité n'a-t-elle de privilège que limitée aux universaux biologiques ? Passant à l'ordre de l'histoire, la preuve ou l'évidence de Chomsky se dissolvent dans le multiple. Le conflit de l'empirisme et du « rationalisme » n'est pas fini. Il s'est même étendu. La question reste, on ne fait que commencer à la poser, de la rationalité des rapports entre le langage et le politique, du rôle qu'y joue l'idéologie scientifique-unifiante. De Chomsky à Michel Serres, celle-ci fascine, aujourd'hui. Elle déshistoricise. La déshistoricisation est-elle un progrès vers la liberté ? Ou un refuge des idéologies de l'unité ?

L'argument *logopolitique*, qui tient ensemble la « linguistique cartésienne » et la réflexion sur la liberté, tient dans un glissement, *qui ne constitue pas une preuve*, de la notion métaphysique de liberté (l'Homme contre l'animal) à la notion politique de liberté — qui n'a plus que faire de la comparaison avec l'animal ou l'instinct, ni du biologique, ni de la génétique (à moins justement de réintroduire du racisme) dans les sociétés humaines : les universaux sont hors histoire. Le politique peut-il être hors histoire ? L'utilisation infinie de moyens finis, que réalise la moindre des phrases, est a-historique. En tant qu'universel, elle a toujours fonctionné, à travers tous les états sociaux et politiques. Elle n'a rien à voir, en elle-même, avec le politique. En quoi le langage, dans son fonctionnement normal, disposerait-il, de plus, aux libertés individuelles plus qu'à l'asservissement ? Serait-il fonctionnellement libertaire ? La générative traîne le « siècle du génie » après soi. Ceux qui la suivent risquent de faire comme les rats du joueur de flûte. Cependant Chomsky, quel que soit le courage de son activité politique, a justement avancé qu'elle est la politique d'un linguiste. C'est pourquoi il importe, du point de vue des rapports entre langage et politique, d'analyser de plus près les textes politiques de Chomsky.

Toute une critique de l'idéologie des « intellectuels libéraux », une *anti-mythologie*, s'exerce chez Chomsky : contre l'interprétation occidentale de la guerre froide : « l'anticommunisme fournit une mythologie commode pour justifier des guerres coloniales³⁸. Contre la prétendue « générosité fondamentale de la politique occidentale envers le Tiers Monde »³⁹, la « théorie de la pacification » et la notion « d'agression interne » au Vietnam, l'« objectivité scientifique » (*American Power*, p. 39) de l'administrateur colonial qui présuppose le « devoir historique » de modeler le monde à son image. Contre l'« irrationnalisme » et l'« intolérance » qui dominent la discussion du problème israélo-arabe aux Etats-Unis⁴⁰. Contre les euphémismes administratifs : les « mesures de contrôle de population » au Vietnam du Sud⁴¹, l'élitisme des intellectuels opposés aux mouvements populaires ou à la participation des masses dans les décisions — la technocratie, la méritocratie. Chomsky dénonce une nouvelle trahison des clercs : « L'allégeance première de l'intelligentsia technique est à l'État et à son pouvoir, plutôt qu'aux intérêts spécifiques du capital privé, pour autant que ces intérêts peuvent être distingués »⁴². Il met en évidence l'effet intérieur de la guerre : « guerre ou démocratie »⁴³.

La critique de l'idéologie s'est déplacée, chez Chomsky, de la résistance à la guerre contre le Vietnam vers une critique de l'État. Le point de départ est la résistance : « les actions de masse de protestation et la résistance déterminée d'un petit nombre »⁴⁴. Limiter, « au moins imposer des contraintes à la violence de l'État » (*For Reasons*, p. 281). L'État, c'est la

³⁸ N. Chomsky, *For Reasons of State*, Vintage Books, N.Y. 1970, p. 54.

³⁹ N. Chomsky, *American Power and the New Mandarins*, Chatto-Windus, Londres, 1969, p. 30.

⁴⁰ N. Chomsky, *Guerre et Paix au Proche-Orient*, Paris, 1974, p. 210.

⁴¹ N. Chomsky, *Guerre en Asie*, Hachette, 1971, p. 53.

⁴² *For Reasons of State*, p. 43.

⁴³ *Guerre en Asie*, p. 61. Et son rapport, dès la scolarité, avec le racisme anti-indien (*ibid.*, p. 100).

⁴⁴ *For Reasons of State*, p. 292. Le rapport n'est pas clair entre le *petit nombre* d'activistes et la *masse*, passive, silencieuse, complice — en même temps qu'est valorisée la notion de mouvement populaire et de participation des masses.

propagande (*Guerre en Asie*, p. 203), le mensonge sans fin, l'oppression, la guerre (*ibid.*, p. 179). Plus qu'une théorie politique, il y a d'abord, chez Chomsky, une révolte. Mais le problème politique, celui du rapport entre la théorie du langage et la théorie politique, ne porte pas *directement* sur la lutte *directe* de Chomsky contre la guerre américaine et ses horreurs, ni sur sa lutte contre les arguments pragmatiques d'intérêt (arrêter les frais) dont il a montré ce qu'ils avaient de pernicieux. Sur le plan de la lutte directe, sur le plan apparent, Chomsky trouve la théorie politique de sa linguistique dans l'anarchisme, « l'aile libertaire du socialisme » (*For Reasons...*, p. 376). La « renaissance de la pensée anarchiste dans la "Nouvelle Gauche" et la tentative de la mettre en action sont le développement le plus prometteur des dernières années... » (*American Power...* p. 20) parce qu'ils peuvent freiner la catastrophe : ils sont d'abord un instrument contre la guerre, contre l'État-qui-fait-la-guerre. Les citations de textes politiques, qui allaient auparavant jusqu'à Marx, passent maintenant à la critique — « prédiction » de Marx par Bakounine⁴⁵, à Rosa Luxembourg, à la critique de la « bureaucratie rouge ». Contre le centralisme stalinien, Chomsky analyse minutieusement les rapports entre anarchistes et communistes pendant la guerre d'Espagne (dans *American Power...*). Mais outre l'aspect extrêmement documenté de ses études politiques, et leur efficacité directe, quelle est leur contre-idéologie ?⁴⁶

La révolte contre l'État est devenue une révolte contre le politique : elle dresse la morale contre la politique. Et pour vouloir l'y substituer, constate et maintient leur séparation. A l'analyse, elle ne dispose, mais par rapport à qui, à quoi ? que des notions manichéennes de vice et de vertu, de mal et de bien, de vérité et de mensonge. La responsabilité des intellectuels est posé en termes seulement moraux. Il ne s'agit pas de nier la force de certains impératifs, mais de s'interroger sur leur abstraction : « Les intellectuels sont en situation de

⁴⁵ *American Power...*, p. 62-63. Chomsky cite Bakounine d'après un livre récent : Paul Avrich, *The Russian Anarchists*, Princeton, 1967.

⁴⁶ Difficulté supplémentaire pour les modernes qui s'affairent à articuler le marxisme althussérien, la psychanalyse lacanienne avec la linguistique générative, — plus, chez certains, la biologie, les mathématiques et la Kabbale, pour être tout à fait moderne.

mettre à jour les mensonges du gouvernement, d'analyser les actions selon leurs causes, leurs motifs et leurs intentions souvent cachées » (*American Power...*, p. 256). « C'est la responsabilité des intellectuels de dire la vérité et de mettre à jour les mensonges » (*ibid.*, p. 257). Plus rarement, Chomsky note « leur rôle dans la création et l'analyse de l'idéologie » (*ibid.*, p. 272), leur rôle de gestionnaire de l'idéologie, — dans l'écriture de l'histoire, quand il évoque le « préjugé élitiste qui domine l'écriture de l'histoire » (*ibid.*, p. 102) par rapport aux « paysans d'Indochine [qui] n'écritront pas de mémoires et seront oubliés. Ils iront rejoindre les millions et millions de victimes, au cours des temps, des tyrans et des oppresseurs. » (*Guerre en Asie*, p. 179). Une autre fois, il situe le travail des intellectuels dans l'histoire : « C'est la responsabilité de l'intellectuel d'insister sur la vérité, c'est aussi son devoir de voir les événements dans leur perspective historique » (*ibid.*, p. 279). Contre la complicité par le silence, et la passivité des masses, cette responsabilité tient, en apparence, le rôle du prophète dans la société hébraïque.

Mais ni le discours ni sa situation ne lui sont comparables. Le rapport libertaire entre l'individu et l'État est un refus de rapport. Il est préparé culturellement par l'association américaine individualisme-spontanéisme (de William James à Dewey). L'égoïsme y a sa place : « l'idéologie sert en général de masque pour l'intérêt personnel [self-interest] » (*American Power...*, p. 62). C'est la culture presbytérienne-puritaine : réussissez. Le rationalisme invoqué n'est lui-même « cartésien » qu'à travers un filtre historique. Ainsi les changements seront apportés à l'Université par une Nouvelle Gauche engagée « dans une vie politique où "l'action est informée par la raison" » (*For Reasons...*, p. 315). Une circularité abstraite tient ces concepts (respectables) de « liberté » et de « dignité », que Chomsky invoque contre le scientisme behavioriste de Skinner (*ibid.*, p. 318-365), dont il décèle parfaitement le danger politique. Mais la liberté et les droits de l'homme ne couvrent-ils pas, quand il le faut, comme il le dénonce lui-même, les intérêts économiques américains (*Am. Power...*, p. 280), et d'autres ? Chomsky continue à parler, en « profondeur », le langage politique de Jefferson, dans la *Déclaration d'Indépendance* :

« la Vie, la Liberté, et la poursuite du Bonheur » comme « vérités évidentes d'elles-mêmes », droits inaliénables : « Que pour assurer ces droits, des Gouvernements sont institués parmi les Hommes, dérivant leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés. — Que chaque fois qu'une Forme de Gouvernement devient destructrice de ces fins, c'est le Droit du Peuple de l'altérer ou de l'abolir, et d'instituer un nouveau Gouvernement, posant sa fondation sur tels principes et organisant ses pouvoirs en telle forme qui leur sembleront les plus capables de réaliser leur Sécurité et Bonheur ». Le droit à la résistance est inscrit. C'est l'État idéal d'un locuteur-auditeur idéal.

Les clauses moralisantes de « Langage et Liberté » ou de « La fonction de l'Université dans un temps de crise » (*For Reasons of State*) posent et compromettent en même temps, par leur langage même, la nécessité de l'utopie dans une société : « La vision d'un ordre social futur est à son tour basée sur une conception de la nature humaine » (*For Reasons*. . . , p. 404). La difficulté, qui me semble insurmontable, pour une théorie du langage et pour une théorie politique, est que cette conception, telle qu'elle est située et construite, exclut l'histoire. Elle est faite pour des universaux d'universitaires. Elle est une *fiction théorique*, comme on en écrivait au XVIII^{ème} siècle. Ce manque d'une théorie de l'histoire *qui soit celle d'une théorie du langage*, tient entre ces deux phrases de Chomsky : « Si nous pouvons apprendre quoi que ce soit de l'histoire. . . » (*American Power*. . . , p. 10) et « L'histoire, d'ailleurs, est là pour nous l'enseigner » (*Guerre et Paix*. . . , p. 74). Le rythme profond de la théorie générative, sous cet aspect, reste la lutte contre une définition du langage « comme un système d'organisation du comportement » (*For Reasons*. . . , p. 405). Elle présuppose, ce qui est son mythe, et aussi son illusion d'optique intra-américaine, qu'il n'y a pas d'alternative entre elle-même et cette réduction behavioriste-mécaniste, qu'elle a parfaitement raison de combattre. Ce n'est pas elle qui sortira de l'alternative qui est son artefact.

Plus elle s'est politisée, plus elle s'est renforcée dans cette représentation mythique du langage et du politique. Elle s'y est tellement identifiée qu'on ne voit pas comment elle

changerait de postulats sans renoncer à elle-même, à moins que les renoncements empiriques dont elle s'est déjà montrée capable, s'ajoutant les uns aux autres jusqu'à quand, ne continuent d'installer son utopie technique. Elle est conquérante parce qu'elle satisfait l'alliance moderne de la mathématisation et de l'unification. Comme la sémiotique. Mais cette alliance est loin d'être démocratisante par elle-même. Elle peut, au contraire, (à son insu ou non, peu importe) favoriser la massification arasante, technocratique, que réalise globalement la civilisation dont elle est fortement spécifique, malgré sa requête d'universalité. En quoi elle ne travaille pas à la reconnaissance des spécificités. Boas et Whorf, sur le seul terrain linguistique-culturel, avaient fait plus pour cela que la grammaire générative. Déshistoricisante, elle rethéologise. Elle rassure : son succès le montre simplement. Mais sa politique découvre sa faiblesse. L'anarchisme libertaire présuppose et, par conséquent, maintient le pouvoir de l'État contre lequel il lutte. Semblable en cela à la proposition proudhonnienne que la propriété c'est le vol : Chomsky fait allusion (*For Reasons*... , p. 386, note 21) à la critique de Marx, que le vol présuppose la propriété, et que cette proposition se détruit elle-même. Refaisant, avec l'équipement de la science moderne, la fiction théorique du XVIII^{ème} siècle, la grammaire générative (de ses postulats linguistiques à son ambition philosophique-politique) bute sur la double réalité historique qui la contredit, de la société et de l'État modernes, d'une part, et de l'autre, des rapports qu'elle contribue à occulter entre langue et philosophie, langue et poésie, langue et culture. L'universalité de la fiction théorique et son idéal individuel-anarchiste ne pourraient, fictivement, correspondre, qu'à la petite cité grecque à démocratie directe, où le citoyen est l'Homme. Les esclaves et les barbares ne comptent pas. Il y a toujours à historiciser l'utopie.

La tradition pragmatiste est lisible chez Chomsky dans la bonne intention, Kant à travers Peirce, qui est partout dans ce lien tendu entre langage et politique : « J'aime croire que l'étude intensive d'un aspect de la psychologie humaine — le langage humain — peut contribuer à une science sociale humaniste qui servira, aussi, comme instrument pour l'action sociale » (*For Reasons*... , p. 406). C'est bien sur l'autorité du

linguiste qu'est lancé son discours politique, publicitaire-ment. Mais il reste un flou. Chomsky insiste sur son embarras à relier le langage et la liberté (*ibid.*, chap. 9). Il remonte à Schelling et à Rousseau, il reprend la comparaison entre l'homme et l'animal, pour conclure que « l'essence de la nature humaine est la liberté de l'homme et la conscience qu'il a de sa liberté » (*ibid.*, p. 391), liberté « des contraintes extérieures d'une autorité répressive » (p. 394). Le problème de l'origine du langage est supprimé par l'innéité : « il n'y a pas de passage du corps à l'esprit » (p. 396). Puis il résume le rôle de Humboldt comme celui d'« un des plus profonds théoriciens de la linguistique générale, et d'autre part, un des premiers et vigoureux avocats des valeurs libertaires » (p. 397). Faisant, de manière assez inattendue, du concept de *Bildung* le « concept de base de sa philosophie » (suivant l'éditeur américain de l'essai *Les limites de l'action de l'État*). Mais il ajoute, à cette vie parallèle : « Bien que, à ma connaissance, il ne relie pas explicitement ses idées sur le langage à sa pensée sociale libertaire, il y a très clairement un terrain commun à partir duquel elles se développent, une conception de la nature humaine qui les inspire chacune » (*ibid.*). C'est tout à fait décrire la relation entre la liberté-langage et la liberté politique, individualiste-spéculative, dans sa propre métagrammaire.

L'inacceptable

Une certaine amplification dans l'accueil, répétition et chomskisme, a cru trouver une confirmation de l'homologie entre la théorie du langage et la théorie politique dans la notion d'*acceptabilité*, chez Chomsky. À propos de *Bains de sang*⁴⁷, J. P. Faye écrit : « Et pourtant on present ici l'affleurement de concepts auxquels il a donné ailleurs leur ossature théorique, celui d'*acceptabilité* tout particulièrement : dans les rapports théoriques complexes qu'il entretient avec un autre concept, celui de grammaticalité » (p. 8)⁴⁸.

⁴⁷ N. Chomsky, *Bains de sang*, introd. de J. P. Faye, Seghers-Laffont, Paris, 1975.

⁴⁸ Voici la définition que donne Chomsky, dans *Aspects of the Theory of Syntax* 1,2, p. 10 : « Pour les besoins de cette discussion [il s'agit d'une

Sur le plan linguistique, les exemples et leurs commentaires, dans *Aspects...*, montrent le caractère exclusivement *empirique* du concept, qui équivaut pratiquement à une *tautologie développée*, — c'est acceptable parce que c'est acceptable et accepté : « Les phrases les plus acceptables sont celles qui ont le plus de chances d'être produites, les plus facilement comprises, les moins maladroites, et en un sens les plus naturelles. On aurait tendance à éviter les phrases inacceptables et à les remplacer par des variantes plus acceptables, partout où c'est possible, dans un discours réel » (*Aspects...*, p. 11). Le recours au *naturel* équivaut circulairement à un appel au fameux sentiment linguistique, à l'introspection, l'« intuition linguistique du locuteur » (*Current Issues*, p. 26). Ses marges sont fluctuantes, comme les limites du langage dans un groupe et un moment donnés, ou les limites entre le poétique et le non-poétique, l'anomalie sémantique et l'expression dite normale qui, étant justement utilisation infinie de moyens finis, pose très vite le problème du rapport entre le syntaxique et le sémantique. L'inacceptable des exemples de Chomsky consiste, par exemple, en perturbations de l'ordre des mots : il recourt à l'agrammatical.

Sur le plan politique, Chomsky réfère l'acceptable et l'inacceptable aux conditions de cohérence idéologique et à la cohérence d'intérêts d'un groupe, en particulier d'une propagande étatique, comme à propos de la mentalité de ceux de l'arrière, pendant la guerre du Vietnam. Ce que ses analyses démontrent. Ce qu'illustrent les emplois suivants, difficilement détachables de leur contexte : « Cet objectif [maintenir les sociétés post-coloniales en voie de désintégration, pour les États-Unis] conservateur et

théorie de la performance], utilisons le terme "acceptable" pour se référer à des propos [utterances] qui sont parfaitement naturels et immédiatement compréhensibles sans analyse avec papier et crayon, et d'aucune manière bizarres ou barbares. Évidemment, l'acceptabilité est une question de degré, selon diverses dimensions. On pourrait aller plus loin en proposant divers tests opérationnels pour spécifier la notion plus précisément (par exemple, la rapidité, la correction, l'uniformité dans la mémorisation [recall] et la reconnaissance, la normalité de l'intonation). [...] L'acceptabilité est un concept qui appartient à l'étude de la performance, alors que la grammaticalité appartient à l'étude de la compétence ».

contre-révolutionnaire a défini l'échelle de l'effusion de sang et de la violence acceptable et inacceptable. Dans cette perspective, les massacres au nom de la révolution sont mauvais — infâmes et, sans doute également, mythiques — et ils constituent un recours à la violence considéré comme inapproprié et inélégant en vue d'obtenir un changement social » (*Bains de sang*, p. 37). Il y a donc des bains de sang « *constructifs* ». L'inacceptable est défini explicitement, sur ce plan, par la notion de présupposition : « La non-intervention et la prise du pouvoir par le FNL étaient inacceptables pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les intérêts des Vietnamiens; les raisons étaient fondées sur la présupposition d'un effet négatif sur nos intérêts matériels et stratégiques » (*ibid.*, p. 77). Il est remarquable que les exemples linguistiques pris par Chomsky dans *Aspects* sont des *phrases sans contexte* : des fabrications de linguiste. Pas un discours qui a une situation et un sujet. Inversement, l'acceptabilité idéologique est contextuelle par définition. Elle tient à une cohérence. Elle est la mise en œuvre d'un système de présuppositions. Elle a un sujet, celui d'une idéologie. Elle n'est pas du ressort d'une intuition individuelle. Elle est élaborée par et pour les uns, méconnue portée par les autres, collective toujours. La présupposition fondamentale, dans l'exemple de Chomsky, est que la « violence » est seulement le fait de l'ennemi. Pour celle qu'exerce l'État (américain), il s'agit de « réajustements », de l'« effort » américain, de « stabilisation » (*ibid.*, p. 38,39); de « pacification » (p. 72). Chomsky dénonce admirablement « cette mythologie » (p. 48), — c'est-à-dire « les mensonges et les euphémismes officiels » (p. 24).

On est amené à reconnaître qu'il n'y a fonctionnellement rien de commun entre les deux concepts. Autant le concept idéologico-politique semble efficace pour l'analyse, autant le concept linguistique semble enfermé dans le rapport entre syntaxe et sémantique, cristallisant sur lui les manques d'une linguistique du « locuteur-auditeur idéal ». Mais l'emploi du même terme affiche l'intention d'*unifier* les deux pratiques — montrer qu'une même analyse du langage régit l'analyse politique, comme une même liberté fonde le politique dans le fonctionnement normal du langage. Ainsi l'accent mis sur la parenté du terme (la traduction française

l'emphatise encore : elle le met en italiques de son propre aveu, là où le texte ne le fait pas, p. 49,77) communique l'autorité du scientifique à la position idéologique, celle du « plus grand théoricien de la science du langage » (*ibid.*, p. 194). Renforçant l'une par l'autre, fantasmatiquement, la créativité dans le langage et la liberté dans le monde.

Mais ce que la grammaire générative a fait de ses rapports entre le philosophique, le linguistique et le politique me semble plutôt montrer, dans la théorie du langage, l'alliance d'un formalisme et d'un universalisme abstraits de l'histoire, exemplaire comme succès contemporain d'une idéologie scientifique, d'où le formalisme des tentatives de poétique générative; dans la théorie ébauchée du politique, un moralisme humaniste qui réussit sa révolte, mais qui échoue à dialectiser les rapports de l'individu et de l'État, échec qui me semble lié à sa non-élucidation maintenue des liens entre la créativité « véritable » et celle du langage.

Mais par la tension, qu'aucun linguiste avant lui n'avait osé tenir, entre la science du langage et la politique, la théorie générative contraint le philosophique à l'explicitation, contrairement à son implication dans la linguistique structurale. Par là, elle est un acte épistémologique et politique. Sa réussite stratégique est de contraindre la théorie du langage à des rapports avec la théorie politique pour lesquels elle n'a pas encore de réponse.

Tout dans le langage est cet enjeu. C'est pourquoi Humboldt et Saussure ne se confondent pas avec la représentation qu'en donne Chomsky, par laquelle il se situe. Non tant dans une histoire à laquelle ils appartiennent, que dans celle qu'ils n'ont pas encore écrite.